

PIERRE VALDELIÈVRE.

MA
PETITE PATRIE

POÈMES DE FLANDRE



J'aime mon village, plus que ton village,
J'aime ma Provence plus que ta province,
J'aime la France plus que tout !

F. MISTRAL.

PARIS

A. BLAIZOT, ÉDITEUR
21, Boulevard Haussmann

1925

A Monsieur Auguste Fauchille
Président de la Société des Sciences
de Lille, Hommage de l'auteur

P. Valdelievre

avril 1925

MA PETITE PATRIE

POÈMES DE FLANDRE

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

Les Enfants (1911). *Édition de la Revue du Languedoc.*

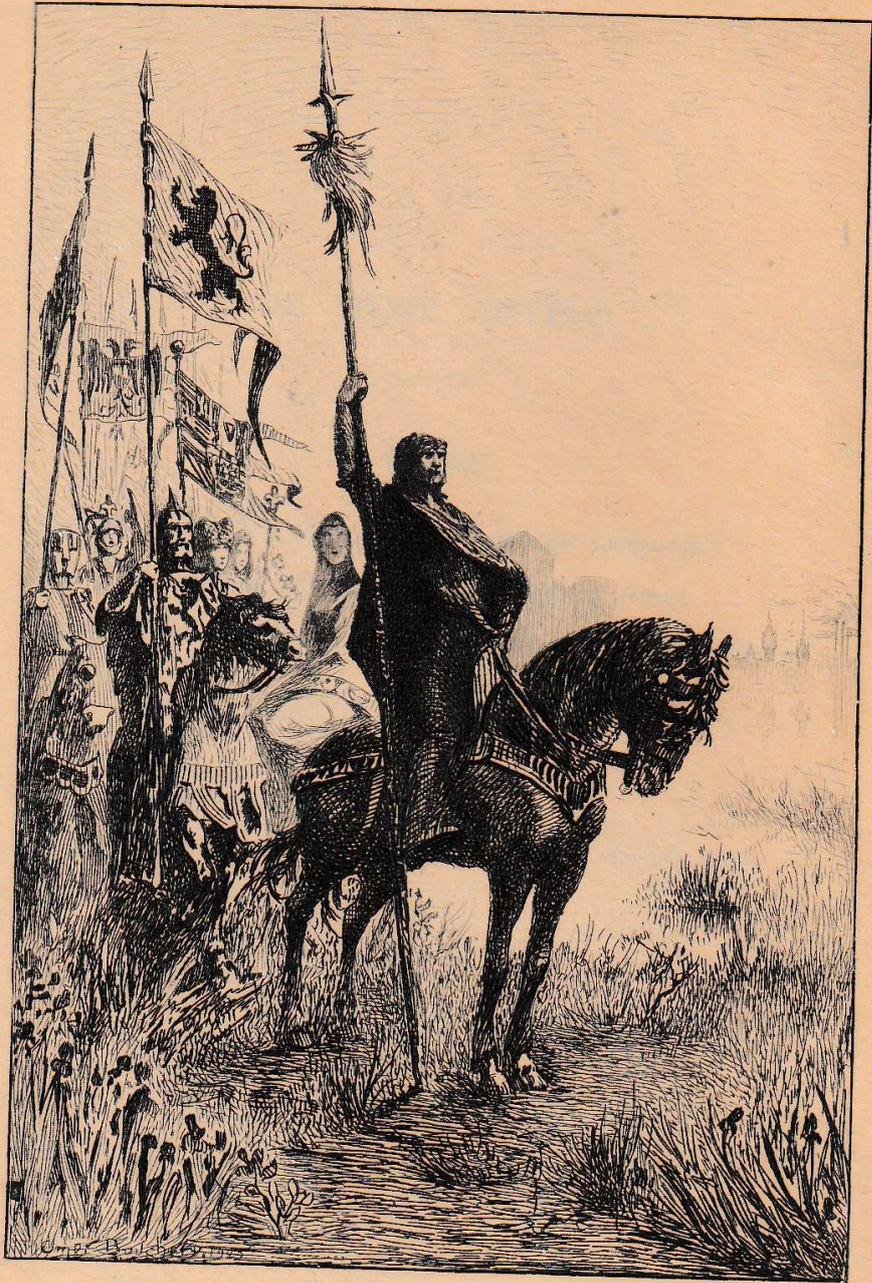
Les Heures Émues (1912). *Édition du Beffroi, Paris.*

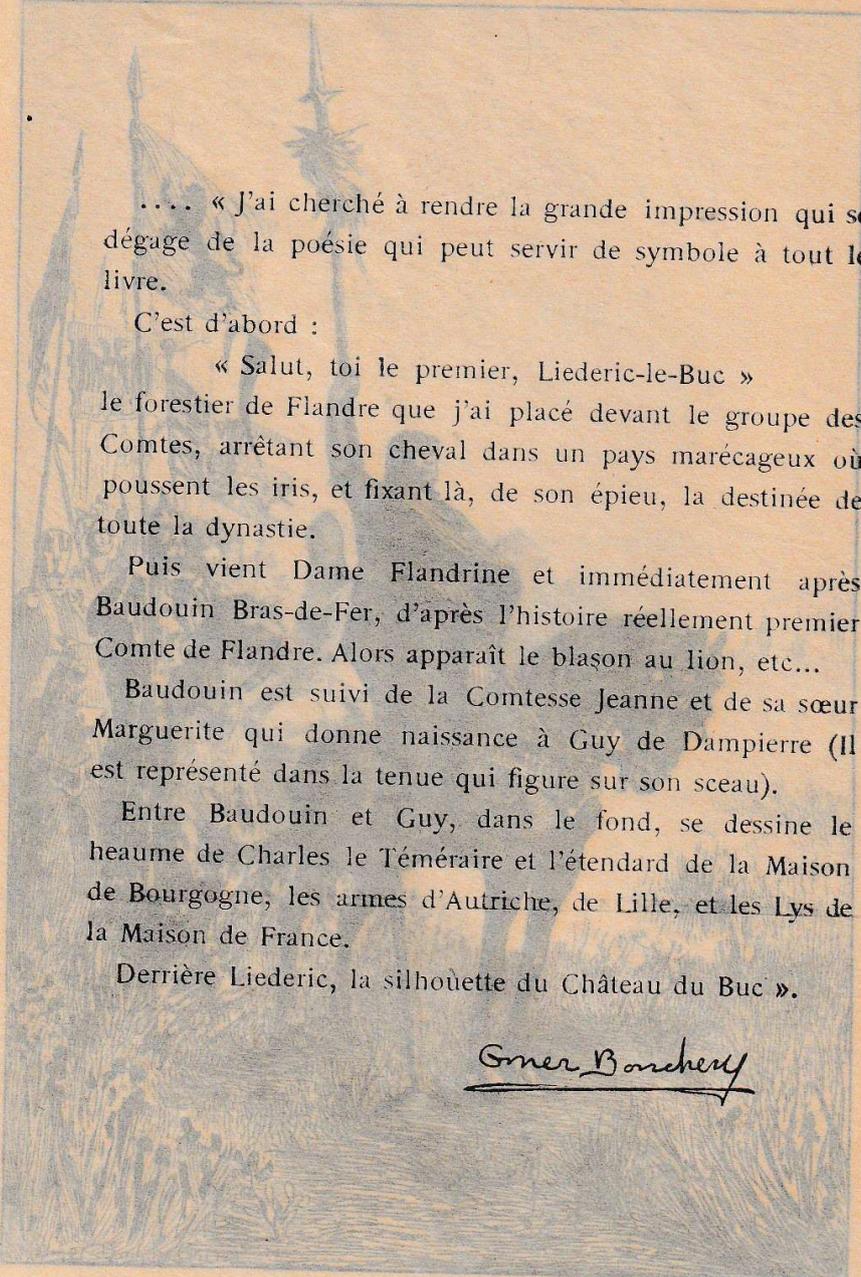
Joies et Tristesses (1922). *Édition illustrée A. Blazot, Paris.*

PROSE

Les Bagnes d'Allemagne :

Souvenirs de Captivité (1920). *Édition L. Danel, Lille.*





.... « J'ai cherché à rendre la grande impression qui se dégage de la poésie qui peut servir de symbole à tout le livre.

C'est d'abord :

« Salut, toi le premier, Liederic-le-Buc »
le forestier de Flandre que j'ai placé devant le groupe des Comtes, arrêtant son cheval dans un pays marécageux où poussent les iris, et fixant là, de son épieu, la destinée de toute la dynastie.

Puis vient Dame Flandrine et immédiatement après Baudouin Bras-de-Fer, d'après l'histoire réellement premier Comte de Flandre. Alors apparaît le blason au lion, etc...

Baudouin est suivi de la Comtesse Jeanne et de sa sœur Marguerite qui donne naissance à Guy de Dampierre (Il est représenté dans la tenue qui figure sur son sceau).

Entre Baudouin et Guy, dans le fond, se dessine le heaume de Charles le Téméraire et l'étendard de la Maison de Bourgogne, les armes d'Autriche, de Lille, et les Lys de la Maison de France.

Derrière Liederic, la silhouette du Château du Buc ».

Giner Bonchery

PIERRE VALDELIÈVRE.

MA
PETITE PATRIE

POÈMES DE FLANDRE



J'aime mon village, plus que ton village,
J'aime ma Provence plus que ta province,
J'aime la France plus que tout !
F. MISTRAL.

PARIS
A. BLAIZOT, ÉDITEUR
21, Boulevard Haussmann
1925

Il a été tiré de cet ouvrage :
6 exemplaires sur papier japon,
numérotés de 1 à 6 ;
344 exemplaires sur papier vélin,
numérotés de 7 à 350.

EXEMPLAIRE N^o 57

HOS VERSVS
PATERNI PIGNVS AMORIS
CARISSIMIS DVOBVS FILIIS MEIS
DEDICO
VT SCIANT
QUIA EGO DILEXI
SICVT ET MAJORES MEI DILEXERVNT
DVLCEM NOSTRAM FLANDRIÆ TERRAM
ET POSTERIVS
PARVVLAM ISTAM PATRIAM
CVJVS VIRTVTE
QVALES SVMVS, TALES FACTI SVMVS
EODEM PISSIME AMENT AMORE

PRÉFACE

Chaque fois que je lis l'œuvre d'un poète de notre Flandre française, je suis frappé d'y retrouver trois ou quatre signes communs à tous les poètes de cette province, et qui sont bien, semble-t-il, les caractéristiques du tempérament septentrional. Je ne parle pas, naturellement, de ceux qui sont nés par hasard dans le Nord sans avoir jailli des entrailles de sa terre, pas plus que de ceux qui, ayant séjourné dans le Nord, y ont tracé accidentellement des portraits ou des paysages. Je parle de ceux qui sont de pure race flamande et qui sont nés non pas seulement dans le pays, mais du pays même, comme un produit du sol. Ce sont ces poètes seuls qui sont les détenteurs de l'âme septentrionale; c'est dans leur œuvre seulement qu'il faut l'aller chercher si l'on veut la définir et en indiquer les principaux traits.

Dans cette âme septentrionale, il semble qu'il y ait deux éléments primordiaux, correspondant à deux aspects significatifs du décor flamand. La ville du Nord est généralement industrielle; elle peut être aussi somnolente et rêveuse. La grande ville est bourdonnante et affairée : on y charge des bateaux marchands dans une odeur de goudron et de cambouis; des ateliers y sont moites de fièvre; des usines y crachent d'âcres fumées; des machines y font un grand bruit de travail; des camions surchargés de sacs y roulent lourdement;

on y rencontre des ouvriers couverts de suie, des mineurs aux rudes mains calleuses, toute une population qui peine dans l'air carbonisé des fourneaux. Ce premier aspect du décor septentrional a sa beauté; on sait ce que certains poètes en ont su dégager de force. La petite ville au contraire est calme et mélancolique; sans cesse s'y affligent des cloches; le glas qui tinte semble dire que l'air est en deuil de quelque rêve défunt; on ne croise guère dans les rues que des êtres silencieux et absorbés; de longs quais de pierre reflètent leur tristesse dans le miroir nostalgique d'un canal; et l'émoi du poète va tout naturellement s'égarer vers quelque coiffe de religieuse, vers les yeux des jeunes filles de l'orphelinat en promenade, se perdre dans les eaux stagnantes d'un bassin endormi, pour se blottir ensuite contre les piliers d'une église sombre ou s'enrouler éperdument au pied d'une croix. Il y a là toute une atmosphère très spéciale, songeuse et mystique, à laquelle n'ont pu être insensibles les véritables poètes du Nord : leur œuvre à tous en porte la trace. Ce double aspect a impressionné et comme façonné l'âme septentrionale; en sorte que, dans la poésie de ce pays, on trouve, d'une part le goût du rêve, la tristesse nostalgique et l'amour de la grisaille; d'autre part le goût de l'action, le sens de la couleur vive, la prédilection pour les réalités fortes, le débordement de la vie allant jusqu'à la violence. Ces deux éléments se reconnaissent, à doses inégales, dans presque tous les poètes de notre Flandre; parfois, ils s'équilibrent harmonieusement; le plus souvent c'est l'un des deux qui domine. Chez ceux qui sont avant tout des hommes d'imagination et des contemplatifs, on est frappé de l'intérêt amical qu'ils portent aux artisans et de ce désir qu'ils ont tous de se mêler à eux et de demander à une tâche souvent rude une trêve à leurs vaines langueurs et à leurs nostalgies douloureuses. Chez ceux qui sont plutôt des hommes d'action, le besbin du rêve apparaît au second plan, comme une nécessité de nature. C'est parmi ces

derniers qu'il faut ranger M. Pierre Valdelièvre, à qui nous devons déjà *Les Heures émues* et qui dédie aujourd'hui à sa Flandre natale un nouveau recueil *Ma petite Patrie*. Issu d'une race industrielle dont il continue les traditions, industriel lui-même, il représente exactement le Français du Nord, actif, laborieux, fils d'une bourgeoisie robuste, intègre, dont le passé est tout d'honneur et de probité, un de ces hommes sur qui n'ont aucune prise les poisons qui infectent l'atmosphère de notre époque, qui a gardé, en les adaptant aux habitudes modernes, les vertus d'autrefois, et qui entretient sans relâche la santé du pays.

Qu'un tel homme ait le goût et le don du vers, que sera sa poésie ? Plus mêlé qu'aucun autre à la vie des usines et des fabriques, il verra d'abord dans le travail littéraire un refuge, une sorte de zone supérieure où l'air est doux et reposant, où lui-même, excédé parfois par sa besogne matérielle, éprouvera, par réaction, le besoin de s'isoler, de se retrouver face à face avec sa pensée intime ; dans cet air épuré, il boira l'oubli de sa tâche prosaïque et de l'ingrât labeur quotidien. Peu à peu, il voudra ces heures de retraite moins égoïstes ; il aura plaisir à en faire sentir le charme à d'autres ; et quand ses semblables, courbés par le métier, se relèveront pour reprendre haleine, il leur fera part de ses trouvailles et leur donnera fraternellement leur part de sa poésie.

Parmi les poèmes dont il a composé le présent recueil, il en est qui sont nés de son existence même : *Les Cheminées, Sortie d'usine, Les Hâleurs de bateaux, Travail*. D'autres sont évocateurs d'un passé héroïque : *Les Beffrois, Vieux remparts, Comtes de Flandre, La Citadelle*. Quelques-uns, tels que *l'Invasion* ou *2 Août 1914*, sont des souvenirs de la dernière guerre. On en trouve encore qui sont des hommages rendus à de glorieux compatriotes : ainsi les strophes à Albert Samain. Dirai-je que mes préférences personnelles vont peut-être à la série de ces pièces purement descriptives, intitulées

Moisson, Les Canaux, Grisaille, Gelée sur la plaine, Les Moulins, Fumée dans le soir, Ciels de Flandre, Mer du Nord, Brouillard, qui sont en vérité d'un très fin paysagiste à l'œil sensible et délicat ? J'y ajouterai des pages comme *La Bière* et *Les Dentellières*; et cet ensemble à lui seul suffirait à faire de l'auteur un excellent poète de terroir, net, sobre et précis. Mais partout le métier est aussi habile, le langage aussi clair, l'expression aussi juste; partout est égal l'amour de la terre maternelle, dont on peut dire que chaque vers est comme imprégné.

Laissant de côté, non parce que je les aime moins, mais parce qu'ils ont un caractère moins régionaliste, quelques morceaux, d'ailleurs excellents, où tantôt c'est le croyant qui parle, tantôt le père de famille, brisant le cadre un peu étroit de la province natale pour aller vers une humanité plus large, je crois devoir citer encore, en la mettant à part, la pièce intitulée *Poète et Paysan* où l'on trouvera peut-être la clef du livre, et où la pensée de l'auteur apparaîtra sans artifice, dépouillée de fard, dans son ardente sincérité. Le poète, le paysan et l'ouvrier des villes s'y expriment tour à tour, chacun plaidant sa cause qui est commune à tous trois, puisque c'est celle de l'effort et du labeur. Le paysan et l'ouvrier sont des poètes à leur façon; le poète est un artisan à la sienne; les travailleurs manuels n'ont pas à faire fi du travailleur intellectuel et réciproquement : frères par la souffrance, par le désir du mieux, par le courage devant la lutte, ils collaborent à la même œuvre, qui est la grandeur de leur pays, le bien de leurs semblables; les uns alimentent le corps, l'autre alimente l'esprit; les uns assurent l'existence matérielle, l'autre entretient la flamme idéale : ils peuvent marcher la main dans la main. Qu'on ne dise pas que ce sont-là des lieux communs. Il y a des choses qu'il ne faut pas se lasser de redire, et qui d'ailleurs peuvent toujours être redites d'une manière nouvelle. Mais si la poésie, à toutes les époques, a eu son utilité,

elle ne l'a peut-être jamais eue comme à la nôtre. On répète couramment que les jeunes générations sont essentiellement positives, que les temps ne sont plus au rêve, que la bataille sociale n'a jamais été plus âpre, les conditions de la vie plus dures. C'est une raison de plus pour maintenir la poésie, pour encourager les poètes. Que serait un monde où les intérêts matériels absorberaient uniquement les hommes et les femmes ? Gardons le culte de la vie morale, que plus qu'aucun autre, le poète contribue à ranimer. Ne laissons pas l'atmosphère surchauffée du siècle étioier en nous les sentiments délicats. Les œuvres poétiques sont indispensables à la vie de l'esprit, pareilles à ces sommets où sans doute on ne pourrait pas stationner toujours, mais où on est heureux de faire des cures d'air et d'aller régénérer ses poumons. M. Pierre Valdelièvre a eu raison de le penser, et de l'exprimer dans son nouveau livre, que je le remercie de m'avoir fait lire et auquel je souhaite affectueusement la bienvenue.

ANDRÉ FOULON DE VAULX.

LIMINAIRE

Salut, ô ma ville natale,
Toi qui t'enorgueillis d'un labeur incessant,
Belle ruche au travail jour et nuit, d'où s'exhale
Comme un bourdonnement de ton essaim puissant!

—

Parmi les Flandres plantureuses
Tu règues souveraine, et sans autre beauté,
Au long de ton histoire aux pages douloureuses,
Que ton travail fécond, et ta mâle fierté.

—

D'autres pourront vanter leurs côtes,
Leurs fleuves cascasant, leurs sauvages glaciers,
Leurs champs de pommes d'or ou leurs montagnes hautes,
Leurs forêts de sapins, leurs lacs, leurs oliviers ;

Toi, tu montres tes cicatrices,
Tes blessures, ton sang, et cette floraison
De dix siècles de lutte et d'âpres sacrifices,
Et l'étoile d'honneur qui brille à ton blason.

Tu montres, poitrine meurtrie,
Comment à l'avant-garde on peut, dans le danger,
Servir de bouclier à la Mère-Patrie,
Et barrer de son corps les pas de l'étranger.

Si ton atmosphère embrumée
Te couvre d'un ciel bas tout de gris coloré,
Si ton jour quelquefois se voile de fumée,
Tes fils portent au cœur l'éclat du feu sacré.

Tes fils s'élancent dans la vie,
Et sans cesse guidés par un éclat vainqueur,
Gardent jalousement du souffle de l'envie
L'ardente poésie enclose dans leur cœur.

— — —

Et souvent la foule s'étonne
Qu'au pays du labeur, par semblable destin,
Pour l'art et l'idéal, tant on se passionne :
Apprenez qu'on ne vit pas seulement de pain,

— — —

Et s'il faut qu'on se rassasie
Pour refaire son corps après l'effort du jour,
L'esprit qui se nourrit de pure poésie
Demande aussi sa part d'idéal et d'amour!

LA PORTE DE PARIS

En bottes à canons et jabot de dentelle,
Le Roi-Soleil vainqueur, dans toute la fierté
De son triomphe, auréolé de majesté,
Est passé là, rentrant dans sa Flandre fidèle.

Il a franchi cette arche, et la vieille cité
L'acclama longuement jusqu'en sa citadelle,
Et sur ce pont-levis, dans une aube nouvelle
Tout fleurdelisés d'or, ses drapeaux ont flotté.

Oui, Sire, vous avez conquis la bonne ville,
Vos armes ont rendu le triomphe fertile :
Audenarde, Courtrai, Leuze, Binche, Tournay,

Nous nous sommes jetés en vos bras, n'en déplaise
A la junte espagnole, en élan spontané,
Et c'est depuis ce jour que la Flandre est française.

LES CANAUX

Sommeillant tout le long des chemins de halage
Où peine lentement quelque rare attelage,
Ils s'en vont, les canaux, traînant leur eau qui dort
Parmi le décor nu de nos plaines du Nord.
Ils s'en vont engourdis sous le poids du silence,
Sans un tressaillement, sans un reflet qui danse ;
Quelque chose de triste accompagne leurs eaux
Qui ne connaissent plus lentisques ni roseaux,
Et les grands peupliers alignés sur les berges
Se profilent au loin comme d'immenses cierges
Doucement inclinés sous un vent caressant.
Quelquefois, sur la rive, invitant le passant,

Une auberge au toit rouge avec sa porte ouverte,
Son trottoir aux pavés cerclés de mousse verte,
Et l'auge contenant du coupage criblé
Que mangent des chevaux fourbus d'avoir hâlé.
Et quand les mariniers, s'arc-boutant sur l'épaule,
Penchés de tout leur poids sur le bout de la gaule,
Font glisser leur péniche en marchant sur les bords,
S'ils viennent à passer, suspendent leurs efforts
Pour jeter un salut à quelque fille accorte
Les regardant peiner sur le pas de sa porte.
Oh ! ce calme profond, cette simplicité,
Cette mélancolie et cette majesté
Qui semblent s'avancer au pas lourd des bélandres,
C'est comme en raccourci toute l'âme des Flandres
Où sommeille un passé fier, grandiose et fort,
Comme les noirs canaux traînant leur eau qui dort.

2 AOUT 1914

Nous nous sommes levés à l'appel du danger,
Renouvelant le geste auguste des ancêtres
Qui s'enrôlaient en masse, afin de nous venger
Des barbares casqués qui se croyaient nos maîtres.
Cette aube nous a vus sans peur nous rassembler
Comme ceux de l'An IV et ceux de l'Épopée,
Nous nous sommes dressés, arrachés sans trembler
Aux baisers déchirants d'une lèvre crispée ;
Même devant l'amour le devoir fut plus fort,
Et nous sommes partis au chant des Marseillaises.
O Fleurus et Valmy ! O Dixmude et Nieuport !
Quelque chose vibrait dans nos âmes françaises

Comme sonne un appel de clairon dans la nuit,
Le sang de nos aïeux battait dans nos artères,
Et nous avons quitté fièrement et sans bruit
Nos épouses en pleurs, nos enfants et nos mères.

Hélas, combien sont morts, qui chantaient si gaïment,
O ma ville natale, et combien de richesse
Pour toi s'est envolée, en ce débordement
D'héroïsme et d'ardeur de ta belle jeunesse!

NOS VIEUX REMPARTS

Les restes du passé sont des choses sacrées :
Je vois avec regrets tomber nos vieux remparts
Que la pioche brutale éventre sans égards,
Dont les pierres s'en vont, roulant défigurées.

○

J'écoute quelquefois les mines exploser,
Et je souffre en moi-même à ces coups sacrilèges
Où des pans tout entiers, d'un choc se désagrègent
Et sautent sous l'effort prévu pour les briser.

○

C'est l'âme du passé qui s'envole en poussière
Et c'est un peu du cœur de la cité qui meurt,
Car là dormait l'écho de toute une rumeur,
Et notre histoire était écrite avec la pierre :

○

Vauban, Boufflers, André, glorieux désarrois,
Fifres et voltigeurs, canonniers sédentaires,
C'était tout un passé de gloires militaires,
Et l'on ne devrait pas rompre avec autrefois.

○

Cette fois c'en est fait : Adieu, vieilles enceintes
Qui protégez la ville en des temps reculés,
Contre des ennemis à la longue acculés
A desserrer enfin le nœud de leurs étreintes.

○

Aujourd'hui, sans se voir on se tue à coup sûr ;
Dans le fracas d'enfer qui bombarde les villes
Vous êtes devenus des décors inutiles
Et l'on ne songe plus à s'abriter d'un mur.

○

Et de vous, maintenant, puisqu'on veut se défaire,
Vous allez retrouver tout ce qui fut caduc,
Le vieux Palais Rihour et le Château du Buc,
Et la Collégiale où l'on priait Saint Pierre.

BRÛLE-MAISON ⁽¹⁾

Adoncques, bonnes gens, accourez dans la rue,
Oyez Brûle-Maison le chansonnier lillois,
Sa verve est sans pareille et s'est encore accrue,
Il va vous enchanter de sa plus belle voix !

Et Brûle-Maison de la sorte
Attirait à lui les passants.
Les ménagères à leur porte
Oubliant les travaux pressants
Et les badauds en promenade,
Les flâneurs de tout acabit
Venaient en foule à son estrade
Pour écouter de l'inédit.

(1) François Cottignies, dit Brûle-Maison, chansonnier lillois, 1679-1740, né et mort à Lille.

Et pour amuser l'auditoire
Avant de dire sa chanson
En guise d'exorde oratoire,
Il allumait une maison,
Une petite maisonnette
En papier, sur un chevalet ;
Tout le peuple lui faisait fête
En voyant flamber ce jouet,
Et quand la maison consumée
Ne paraissait plus qu'un tas noir
D'où sortait un peu de fumée,
Le chanteur montrait son savoir :
Hâtez-vous, bonnes gens qui passez dans la rue,
Voici Brûle-Maison le chansonnier lillois.
Voyez, de jour en jour sa verve s'est accrue,
Et vous allez ouïr sa merveilleuse voix !

Alors débitant d'abondance
Les pasquilles et les rondeaux,
Il étourdissait l'assistance
Avec son esprit d'à-propos.
Les quolibets et les satires
Fusaient ainsi que des pétards
Parmi les gais éclats de rire
Qui s'échappaient de toutes parts.

Mais une histoire valait seule
Toutes ses chansons à la fois,
C'était Jean-Pierre de l' Bass' Deûle
Son gai vaudeville patois,
Et l'inénarrable faconde
Réjouissait grands et petits
Et faisait pâmer tout le monde
A ses à-propos applaudis.

Approchez, approchez, braves gens de la rue,
Venez former le cercle autour de son tréteau !

Et la foule badaude à l'instant accourue
Se presse afin de voir le fragile château.
Voici qu'en un instant flambe la maisonnette,
Le carton se consume en crépitant gaîment
Le peuple s'esbaudit et bat des mains en fête :
Le chansonnier peut commencer, c'est le moment.

On prend les papillons, cruelles ironies,
Avec un peu de flamme alentour du soir bleu,
Et toi tu prends le peuple, ô François Cottignies,
Ainsi qu'un papillon en l'attirant au feu.

LES BEFFROIS

Nos vieux beffrois flamands campés à l'espagnole
Avec je ne sais quoi d'exotique et de fier,
Campaniles à jour, girouettes de fer,
Contiennent notre histoire et sont tout un symbole.

Ils sont les vrais témoins de nos luttes d'hier,
Et de nos libertés leur pignon s'auréole,
Et lorsque la chanson des carillons s'envole,
C'est un passé de gloire épars dans le son clair.

Ils étaient le rempart des anciennes franchises,
Bastions qui clamaient, entre leurs pierres grises,
La fière indépendance et la fidélité.

Et dès qu'on menaçait nos chartes séculaires
Le tocsin résonnait, ébranlant la cité,
Sous le ciel bas et gris de nos Flandres prospères.

LES CHEMINÉES

Lorsque le voyageur incertain de sa route
S'arrête pour scruter l'horizon devant lui
Et chercher quel chemin vers le but le conduit,
Il aperçoit, calmant l'angoisse de son doute,
Quelque grande cité se profilant au loin
Dans la brume du soir où s'estompe la plaine,
Quelque belle cité trônant comme une reine
Au milieu d'une cour qui l'entoure avec soin,
De toute une forêt d'immenses cheminées.
D'aussi loin que l'on voit la ville et ses faubourgs
Les yeux sont attirés par les panaches lourds
Dont est zébré le ciel, et les longues traînées

Que trace la fumée en nos villes du Nord :
C'est une brume épaisse enveloppant la terre,
Qui retient condensés sous sa chaude atmosphère
Toute notre énergie et notre immense effort.
Viens, étranger ! Nous n'avons pas peur de l'envie,
Approche et vois vibrer ici nos cent métiers,
Regarde comme on forge en ces ardents brasiers
Pour le pays, prospérité, richesse et vie.
Écoute bourdonner notre Flandre au travail,
Et palpiter son cœur au pied des cheminées :
Nous sommes un faisceau de forces obstinées
S'attelant au labeur, et de tout son poitrail
S'arc-boutant pour briser l'obstacle qui résiste.
Sache que notre race a pour toute fierté
De savoir, du travail, dégager la beauté,
Et chez nous l'industrie est une œuvre d'artiste.
Sache que ce labeur qui nous tient sous sa loi,
C'est toute une noblesse au meilleur coin frappée,
Qui vaut celle de robe ou bien celle d'épée,
Et que de père en fils nous léguons avec foi.
Voilà pourquoi nous les aimons nos cheminées,
Surmontant sans beauté tout un sombre attirail,
Ce sont des minarets d'où clament de travail
Des races qui craindraient de vivre efféminées.

LA DUCASSE

Ducasse des faubourgs :
Sous le brouillard qui mouille
La foule grouille
Aux alentours ;
Les musiques assourdissantes
Des orgues puissantes
Pleurent dans un charivari
Déconcertant
De pot-pourri.
Par instants
Un coup de pistolet crépite
Puis on entend hurler les fauves qu'on excite
Parmi les boniments
Qui lancent des invites.

Les manèges bruyants tournent à perdre haleine,
Et l'éblouissement déchaîne
Le rire à pleine gorge et les cris éperdus.
La lumière ruisselle
Parmi les cabochons et miroirs suspendus.
Bruits de crécelle,
Chocs de vaisselle,
Les bateleurs ont bien vendu
Et le client est bien tondu.
Et dans cette foule
Qui roule
Comme une houle,
Des enfants morveux,
Des filles en cheveux,
A la voix grasse, débraillées,
Tirillées
Aux bras de bandes de garçons
Polissons,
Tout un monde interlope
Ivre à demi,
Parmi
Les relents de friture exhalés des échoppes...

Dieu ! Quel mal on se donne à s'amuser, en ville !
A cette heure où sans doute, en sa ferme tranquille,
L'homme de la campagne après avoir rempli
Son labeur journalier, l'effort qui l'ennoblit,
Se repose et préside au cercle de famille
Sous l'intime lueur de la lampe qui brille.
Alors, tout pénétré d'un saint recueillement,
Levant les mains au ciel, il bénit lentement
Tout son foyer, d'un geste auréolé de rêve :
Seigneur, je vous bénis pour ce jour qui s'achève !

LES DENTELLIÈRES

Elles tissaient jadis, les vieilles dentellières,
Des merveilles de grâce, entre leurs doigts fluets,
Assises tout le jour aux portes des chaumières,
Caressant les carreaux ou tournant les rouets.
Et les fuseaux de buis s'entrecroisaient sans-cesse,
Polis entre leurs mains, à force de servir,
Et leur gai cliquetis, durant ce jeu d'adresse,
Ronronnait sa chanson monotone à ravir.

Fusez ! Fusez, fuseaux, aux doigts fûtés des fées,
Galopez en nouant vos brins de fils ténus,
Engendrez à plaisir guirlandes étoffées,
Arabesques de rêve ou dessins ingénus !

Mais petit à petit, dentellières de Lille,
Dentellières de Binche et du pays flamand,
Valenciennes, Tournai, dont le labeur fertile
A rendu le pays prospère immensément,
A force de filer sur le pas de leurs portes,
D'un geste machinal répété sans tarir,
Ont tant vieilli qu'enfin un jour elles sont mortes.
Et vous avez bien fait, ô vieilles, de mourir,
Car vous n'avez pas eu la tristesse poignante
De voir perdre votre art privé de lendemains
Et gisant sous les pieds de la force régnaute ;
La mécanique horrible a supplanté vos mains,
Et la dentelle à flots s'échappe des machines.
Des aiguilles d'acier et des leviers bruyants
Qui marchent tout le jour dans d'immenses usines,
Des navettes qui font des sursauts effrayants
Dans un vacarme fou de tremblement de terre,
Remplacent aujourd'hui vos doigts parcheminés :
C'est le travail brutal sans aucun savoir-faire,
L'art et la fantaisie enfin disciplinés.
Aussi, comme elle est triste à présent, leur dentelle !
Quelque chose lui manque, et son aspect est dur.
C'est qu'elle n'a pas eu, caresse maternelle,
Le toucher de vos mains léger, adroit et sûr.

Et dans la longue tâche ardemment poursuivie
Vous mettiez chaque jour, pour la mener à bien,
Un peu de votre cœur, un peu de votre vie,
Tandis que le métier ronfle et n'ajoute rien !

Oh ! Comme le progrès chaque jour nous dépouille !
Où sont les gais fuseaux qui dansaient si gaîment,
Et les rouets de bois qui filaient la quenouille,
Et les vieilles tressant d'un même mouvement
Leur bande de dentelle, assises à leurs portes
Et sentant sur leur dos les ans s'appesantir,
Les yeux dans l'infini ? Las ! Les vieilles sont mortes,
Et le poète pleure en les voyant partir !

MOISSON

Oh ! Quand les chariots, par les soirs de moissons,
Emplis par dessus bord reviennent à la ferme
En perdant des épis aux branches des buissons,
Sous la corde qui tient les gerbes qu'elle enferme
C'est toute la richesse et la fécondité
De la plaine en travail, c'est toute l'opulence
De la glèbe fertile, avec la majesté
Du trop-plein débordant de son exubérance,
Qui passe lentement, au pas grave et prudent
Des grands bœufs accouplés que le joug emprisonne :
Quand le royal été, de son rayon ardent,
A baisé longuement la plaine qui frissonne,

C'est de l'or qu'en épis on récolte à pleins bras !
Citadins qui courez poursuivant la fortune,
Épuisant vos efforts en des labeurs ingrats,
Vous subirez toujours la dure loi commune
De ne vous point sentir contents de votre sort,
Sans cesse consumés de soif insatiable.
Mais au contraire ici, lorsque vient Messidor,
Les gerbes de blé mûr sont le produit palpable
Qu'on recueille à foison jusqu'à satiété :
Que sont, près de cela, que sont vos coups de bourse
Et vos calculs savants rongéant d'anxiété
Les esprits emportés dans l'ardeur de la course ?
Vous perdez, vous gagnez, et l'argent dans vos mains
N'est pas même passé, tintant de sa voix claire :
Des chiffres alignés arrêtent vos destins,
Et vous font sans-le-sou, ou bien millionnaire.
Voyez les chariots qui rentrent lentement
Chargés jusqu'à ployer sous le poids des javelles,
De tout l'effort d'un an c'est le couronnement,
Et de beaux écus d'or pour demain s'amoncellent.

COMTES DE FLANDRE

Salut, Comtes de Flandre et Forestiers du Roi,
Farouches justiciers, Croisés et rudes hommes :
Dirigeant nos destins en des siècles de foi,
Vous nous avez formés et faits ce que nous sommes.

-*-

Quelquefois pour le roi, quelquefois contre lui,
Vous avez guerroyé dans des luttes fameuses,
Et nous, vos descendants, sommes fiers aujourd'hui
De pouvoir exalter vos mémoires pieuses.

-*-

Comtes du Charolais et Comtes du Hainaut
S'alliaient avec vous, familles suzeraines,
Ducs de Lorraine ou de Bourgogne, honneur prévaut,
Et le sang des Bourbons a coulé dans vos veines.



Salut, toi le premier, Liederic-le-Buc ⁽¹⁾,
Guillaume de Dampierre ⁽²⁾ au règne si fertile,
Et Maximilien-Cœur-d'Acier ⁽³⁾ l'archiduc,
Marguerite de Flandre ⁽⁴⁾ et Baudouin de Lille ⁽⁵⁾



Odoacre ⁽⁶⁾, Ingebram ⁽⁷⁾, Arnold-le-Malheureux ⁽⁸⁾
Comte de Harlebeque, et vous, Dame Flandrine ⁽⁹⁾
En qui, si l'on parcourt ces temps aventureux,
La Flandre croit trouver sa première origine.



Vos écus ont porté, sous notre fleur d'iris,
L'emblème du Lion, l'hermine de Bretagne,
L'Aigle empenné, le Léopard, la Fleur de Lys
Avec la Toison d'Or de la Maison d'Espagne.



Vous nous avez transmis par droit d'hérédité
Ce qui fait aujourd'hui le fond de notre race,
Votre inlassable ardeur, votre calme fierté,
Votre mâle endurance et votre belle audace.



Aussi soyez bénis de nous avoir faits tels,
Car, grâce à ces vertus qui font notre puissance,
La Flandre poursuivra ses destins immortels
Au milieu des bienfaits de votre survivance.

(1) Liederic-le-Buc constitué premier Forestier de Flandre par le roi Dagobert, en 621. Décédé après 52 ans de gouvernement. Inhumé à Aire.

(2) Guillaume de Dampierre, Seigneur de Bourbon et Comte de Flandre et de Hainaut. Inhumé à Flines.

(3) Maximilien d'Autriche dit Cœur d'Acier, épousa Marie de Bourgogne Comtesse de Flandre. Mort en 1519.

(4) Marguerite de Flandre, sœur et héritière de la Comtesse Jeanne, et mère de Guy de Dampierre. Décédée en 1280. Inhumée au monastère de Flines.

(5) Baudouin de Lille, fils de Baudouin IV, épousa Adèle, fille de Robert Capet, roi de France. Fit construire les premières fortifications de la ville de Lille. Mort en 1067.

(6) Odoacre, comte de Flandre, fils de Ingebram, fit bâtir Tourhout, Cassel et Audenarde. Mort en 863, inhumé à Harlebeque.

(7) Ingebram, fils de Liederic et de Dame Flandrine. Mort en 852. Inhumé à Harlebeque.

(8) Arnold dit le Malheureux, comte de Flandre, fut tué en 1072 dans une bataille près de Cassel contre son oncle Robert de Frise. Inhumé à l'abbaye de Saint-Bertin.

(9) Dame Flandrine, épouse de Liederic, comte de Harlebeque. C'est d'elle que, selon la tradition, la Flandre prit son nom. Décédée vers 830, et inhumée à Harlebeque.

VENT DU NORD

La bise
Qui voltige en hiver
Sous le grand sapin vert
Au bout du long sentier
A soufflé
De son souffle qui grise;
Haleine dure
Qui cingle sans pitié
Le visage emmitoufflé
Sous l'épaisse fourrure
Qui se retrousse.

La figure

Douce

Rougit sous la morsure.

Cache-toi, mignonne,

C'est le vent d'automne.

○

Le vent du Nord

Qui mord

Fait rage et se déchaîne,

Vent sec et dur

Qui ravive la peine

Dans le cœur qui souffre.

Entends comme il s'engouffre

Au tournant du chemin

Sur le mur.

Donne-moi la main,

C'est plus sûr

Écoute la plainte éternelle

Du vent qui pleure,

De l'heure

Qui nous appelle...

Viens, hâtons-nous, ma belle!

○

Souvent,
Ce sont les hurlements
Des morts
Qui s'exhalent dans la plainte
Du vent,
Gémissements
Mélés de crainte
Et de remords.
Sens-tu qu'elle est glacée
La caresse
Qui te presse,
L'haleine oppressée
Qui respire si fort
Et qui cingle comme la grêle?
Fuyons, ma belle,
C'est le vent de la mort!...

GRISAILLE

Tout l'horizon est gris, admirablement gris,
Paysage du Nord enveloppé de brume,
Estompé de brouillard sur des fonds assombris,
Baigné dans les vapeurs de la cité qui fume.

Au loin, des chevalets de mines, des terris,
D'immenses fours à coke où dans l'ombre s'allume
Tout un embrasement dont l'ardent coloris
Attire le regard, sous ce ciel de bitume.

Lointain bruit de sirène aux appels gémissants,
Halètement poussif que font les trains puissants
Qui courent en laissant derrière eux leur panache

Et s'enfoncent dans l'ombre où luit l'éclair du rail :
C'est notre poésie ! Elle vit et se cache
Sous le visage gris de la Flandre au travail.

PROFESSION DE FOI

La Flandre est un pays de mœurs familiales :
Vieille terre où vivaient les franchises royales,
On y voit croître encor les vertus d'autrefois
Et le travail fécond courbe tout sous ses lois.
La terre, dans la plaine, est grasse et généreuse,
Au foyer, la famille est prospère et nombreuse,
Et les Flamands de Flandre, esclaves du vouloir,
Font passer avant tout leur amour du terroir.
Point n'est besoin pour nous, comme aux villes princières,
De factices décors, bruyantes Cannebières,
Ou mornes Aliscamps, ou Quinconces déserts,
Seule la belle plaine où les horizons clairs

Emplissent le regard jusqu'à perte de vue.
Point de geste inutile ou parole imprévue,
Point de discours bruyants aux mots vides de sens
Entre flatteurs s'offrant leur mutuel encens :
Nous autres, gens du Nord, nous sommes plus placides,
Et lorsqu'à discourir les Flamands se décident,
C'est qu'ils ont, l'ayant bien mûri dans leur esprit,
Quelque chose qui vaut la peine d'être dit.
Nous sommes pondérés et maîtres de nous-mêmes,
Et si nous proférons parfois des anathèmes,
C'est qu'il en vaut la peine, aux yeux du monde entier.
Vouloir toujours finir, ne rien faire à moitié,
Posséder pleinement conscience en sa force,
Dissimuler ces dons du ciel sous une écorce
De mâle insouciance et de placidité,
Être maître chez soi, de par sa volonté,
Sur tous les mouvements qui sollicitent l'âme,
Comme fait un coureur que tout le cirque acclame,
Maîtrisant d'un seul coup, par un geste puissant,
Ses coursiers pleins d'écume et l'œil rouge de sang,
Qui bondissent, nerveux, sous le mors qui les blesse :
Ainsi faut-il savoir se dompter sans faiblesse,
Brider les passions qui se cabrent en vain,
Contenir en respect ses forces dans la main

Et savoir à propos un peu lâcher les rênes
Aux puissances du moi, facultés souveraines,
Tantôt le cœur, tantôt l'esprit, la volonté,
L'épanouissement et la saine fierté.
Ohé! Gens du midi! Frétilantes cigales
Qui chantez au soleil vos chansons estivales,
Venez voir comme ici l'on chante en travaillant,
L'on martèle ses vers sous le rythme bruyant
Que fait le ronflement régulier des usines
Semblable au choc de l'eau sur les roches marines.
Nous n'avons pas besoin de tout votre appareil,
Trompeuse mise en scène où règne le soleil!
Chez vous la poésie est chose trop facile,
Elle vous environne et tout vous la distille;
Nous aimons mieux devoir quelque peu la chercher :
Il n'est si beau trésor que le trésor caché.

L'INVASION

Les fauves d'Outre-Rhin ont quitté leurs tanières.
Errant dans un pays aride et dévasté
Ils pullulaient, n'ayant de toutes les manières
Que des os à ronger, et de l'herbe à brouter,
Et se mouraient de faim dans leurs forêts incultes.
Lorsqu'un jour un effluve au parfum inconnu
Dans la brise d'ouest, au sein de leurs tumultes,
Arriva doucement, de son souffle ingénu,
Comme tombe une rose au milieu de la boue :
C'était le vent de France arrivant embaumé
Des senteurs qu'il reçoit chez nous, quand il se joue
Dans les pommiers en fleurs du printemps parfumé,
Ou dans les moissons d'or ondulant sur nos plaines.
Et sortant aussitôt de leurs nids pollués,
Les barbares rêvant de royales aubaines,
Les crocs au vent et l'œil en feu, se sont rués

Comme des animaux qui sentent la chair fraîche.
Alors l'invasion, dans toute son horreur,
Flux sauvage, indomptable et fou, que rien n'empêche.
S'abattit sur la Flandre, et porta la terreur
Jusqu'aux tréfonds les plus cachés de l'âme humaine.
Et la Flandre a souffert tout ce que peut souffrir
Un martyr garrotté contre qui se déchaîne
L'enfer entier levé pour le faire mourir,
Et qu'on livre entravé pendant quatre ans aux bêtes!
O! Pauvre et douce Flandre, ils t'ont saignée à blanc!
Mais en un jour d'orgie, au milieu de leurs fêtes,
Des mots sont apparus écrits avec du sang :
Mane, Thécel, Pharès. Leur triomphe éphémère
Approchait de sa fin dans les desseins de Dieu.
Et voici que soudain parut le belluaire
Brandissant des deux mains le fouet avec l'épieu,
Qui lança d'un seul coup sa meute menaçante.
Les fauves aussitôt se sauvent en hurlant
Sentant les crocs plantés dans leur chair pantelante,
Et rentrent, secouant leur pelage sanglant,
Dans le fond ténébreux de leur bauge sordide,
Où nos chiens aujourd'hui les tiennent en respect :
Ils veillent, car on sait leur nature perfide,
Et l'on dresse l'oreille au moindre bruit suspect.

NOS FOYERS

Oh ! Nos foyers du Nord, peuplés et surpeuplés !
Où déborde la vie abondante et sereine,
Où les desseins de Dieu ne sont jamais troublés,
Car les enfants y sont reçus comme une aubaine.

A chaque évènement on tend les bras au ciel,
Pour chaque nouveau-né les foyers s'élargissent :
C'est comme des oiseaux qui viennent à l'appel,
Et plus ils sont nombreux, plus ils se réjouissent.

Ce sont comme des nids ouverts au grand soleil,
Où s'agite à pleins bords la vie exubérante,
Où dès avant le jour on chante le réveil,
Où l'on tend vers l'azur son aile impatiente.

La vie est un bienfait, la vie est un trésor
Enrichi de l'éclat de toutes les noblesses :
Nous avons le secret, dans nos foyers du Nord,
De semer ces bienfaits en créant des richesses.

Nous savons que l'orgueil de nos enfants nombreux
Est un levier puissant qui lèvera des mondes,
Et nous propagerons notre sang généreux,
Nos hommes travailleurs et nos femmes fécondes.

Le Maître a dit : Croissez et multipliez-vous
Sans craindre de manquer jamais du nécessaire,
Et suivant le précepte avec un soin jaloux,
La Flandre a su grandir et devenir prospère.

Maudits, cent fois maudits, ces foyers criminels
Où l'on a repoussé le bienfait de la vie,
Pour chercher, par delà les droits essentiels,
Une existence vide au caprice asservie !

Maudits soient ces époux démoralisateurs !
Et nous qui confiants n'avons pas craint le nombre,
Nous les montrons du doigt comme des malfaiteurs
Qui conduisent la France à n'être plus qu'une ombre.

Et sois béni, pays aux espoirs triomphants,
Flandre, dernier asile où sont des patriarches
Descendant, entourés de couronnes d'enfants,
Les degrés de la vie à ses dernières marches,

Avec la joie au cœur de sentir que la mort
Qui les prend par la main n'en n'est pas moins vaincue,
Puisqu'il reste après eux le fruit de leur effort,
Et que leur vie, au moins, valait d'être vécue.

GELÉE SUR LA PLAINE

Il a gelé la nuit dernière :
La plaine est si soudainement
Brillante comme une verrière,
Que c'est tout un enchantement.

Viens voir ce spectacle magique
De la campagne à son éveil,
Le décor fantasmagorique
Du givre brillant de soleil.

Regarde quelle transparence,
A l'horizon quelle clarté !
La neige allonge la distance,
Et la plaine est immensité...

Un léger vent froid souffle à peine,
Les moulins tournent sans fracas,
Dans l'air se fige notre haleine,
Et le sol craque sous nos pas.

Pour que la terre soit féconde,
Il faut qu'elle souffre le gel,
Viennent ensuite la saison blonde,
Les blés naîtront à son appel,

Regarde comme les vieux saules
Chargés de givre scintillant
Paraissent courber leurs épaules
Ainsi qu'un vieillard vacillant.

Le ruisseau qui longe la route
Par l'hiver est emprisonné,
Et la glace forme une voute
Qu'un choc du pied fait résonner.

L'atmosphère est lourde de neige
Et les moineaux déseparés
Volent en hésitant cortège,
En quête des champs labourés.

Et là-bas, sous le vent s'agitent,
Le long des berges du canal,
Aux peupliers, des stalactites
Qui brillent comme du cristal,

Tandis que l'étrave pesante
Des bélandres brise en passant
Des morceaux de glace luisante
Qui dans l'eau flottent en glissant.

Je reconnais ces paysages
A vos pinceaux, si familiers,
Vieux maîtres flamands d'autres âges,
O Breughel, Franz Hals et Teniers!

LA BIÈRE

Voici que dans l'enclos des vertes houblonnières
Le soleil a déjà mûri les cônes d'or ;
Viens avec nous fêter le royal Messidor
Et cueillir ces houblons pleins de sèves amères.

Vois, du sang de ces fruits, en d'ardentes chaudières,
S'échappera tantôt la liqueur qui rend fort :
C'est un champagne à nous, c'est notre vin du Nord
Qui rend si pétillants ceux qui s'en désaltèrent.

Allons-nous en sous les tonnelles des faubourgs
Où quelque fille brune avec ses jupons courts,
Et le poing sur la taille, en versant à la ronde

Parmi le brouhaha de jovialité
Du peuple exubérant des dimanches d'été,
Fait mousser à pleins bords la belle bière blonde.

LE PONT-NEUF

Sur l'eau noire qui dort entre les quais déserts,
Mélancoliquement voûté sur sa grande arche,
Le vieux Pont-Neuf, dont nul n'a compté les hivers,
Semble se recueillir ainsi qu'un patriarche
Qui vit de souvenirs, inattentif au bruit,
Et s'isole en lui-même au milieu de la foule.
Il subsiste, ce pont, tandis que le temps fuit,
Que les hommes s'en vont, et que l'onde s'écoule.
Il semblerait qu'on dût le franchir à pas lents,
Qu'il est fait pour donner passage à des cortèges
Ou bien à des vieillards qui s'en vont chancelants :
Et je songe souvent : Ceux-là sont sacrilèges.

Qui profanent sans peur les vieux ponts d'autrefois
Au rythme trépidant d'une vie agitée,
Fiévreuse, échevelée, où les instincts sont rois.
Et ma pensée en deuil erre toute attristée...
Que de fois j'ai rêvé, promeneur attardé,
Dans le calme déclin d'un mourant crépuscule
Qui jette des reflets sur l'eau, à regarder
Comme le jour miroite et la lumière ondule
Entre l'écartement des balustres de fer,
Et les rinceaux forgés qui couronnent la rampe ;
Les rayons du couchant tressaillent en éclair
Dans les rides de l'eau, comme fait une lampe
Dont la flamme se tord, quand l'huile va manquer...
J'y découvre souvent comme un aspect de Bruges,
A voir l'eau somnoler pensive au long du quai,
Et je m'en réjouis, étant de ceux qui jugent
Qu'il fait bon quelquefois vivre d'illusions.
Oh ! Ne détruisez pas tous ces vieux ponts de pierre,
Car ils sont le lien et les traditions
Par qui sont reliés aujourd'hui et naguère,
Ils sont l'œuvre de l'homme, et tous vos ponts de fer
Sortant à grand fracas des forges rougeoyantes
Semblent des engins fous envoyés de l'enfer
Pour enlaidir le monde en leurs courbes savantes.

LES MOULINS

Les moulins autrefois tournaient dans nos campagnes :
C'était au moindre vent tout un fréuissement
Scintillant au soleil et bourdonnant gaïment,
Comme le font les essaims d'abeilles qu'accompagnent
Des murmures confus d'ailes en mouvement.

Du bout de l'horizon, la plaine large ouverte
Livrait passage au vent, des quatre coins du ciel,
Aussitôt les moulins toujours prêts à l'alerte
D'un bond s'orientaient contre la brise offerte,
Et le bruit du tic-tac était continuel.

D'aussi loin qu'on pouvait apercevoir la ville,
On la reconnaissait à ses moulins à vent
Qui bornaient les faubourgs de leur cercle vivant.
Et l'on savait partout l'homme de Flandre, habile
A moudre fin le blé de sa plaine fertile.

Quelques moulins encor subsistent, égarés
Dans ce siècle brutal sans pitié pour personne.
Ils semblent engourdis, mornes, désemparés,
S'ébranlant mollement au vent qui tourbillonne,
Et levant vers le ciel des bras désespérés.

Pauvres derniers moulins dispersés sur la plaine,
Vestiges surannés d'une époque lointaine,
Il serait mieux pour vous que vous disparaissiez,
Avec vos airs souffrants, tristes âmes en peine
Qui tracez sur le ciel des gestes de pitié!

Car les temps sont venus où vos bras inutiles
Qui ne sont plus compris par les hommes des villes
Sont partout remplacés par des engins de fer,
Et l'usine triomphe en victoires faciles
Au rythme assourdissant de son fracas d'enfer.

Le beau grain qu'autrefois on portait sous vos meules
Que la farine blanche entourait de halos,
S'engouffre maintenant en d'informes silos,
Et des broyeurs d'acier qui tournent sans repos
Happent le blé doré dans leurs immenses gueules.

Pauvres moulins de bois vieillots et désuets !
Votre bruit est celui d'un aïeul qui chevrote,
Et vous nous reportez au siècle des rouets,
Au temps où l'on brûlait l'huile dans les quinquets,
Et lorsque Cervantès écrivait Don Quichotte.

LA TÊTE DE CIRE ⁽¹⁾

Profil de jeune fille étrangement pudique,
Regard fait de douceur et de timidité,
Ovale fascinant, digne d'un buste antique,
Port de tête royal, empreint de majesté,

(1) Le Musée de Lille possède sous le nom de *Tête de Cire* un buste remarquable de jeune fille, en cire et terre cuite, d'auteur inconnu, et datant de la Renaissance Italienne. Il fut légué au Musée par le Chevalier Wicar qui, dans son testament, le désigne par la mention suivante : Une tête de cire datant de l'époque de Raphaël.

Tout l'ensemble est trop beau pour n'être point fidèle,
Tant l'artiste sut bien allier avec art
La douceur de la cire à celle du modèle,
Et la beauté plastique à celle du regard.

Quelle fille de roi, quelle patricienne
Pour vivre jusqu'à nous consentit et posa ?
Était-elle en son temps blonde vénitienne,
Fille du Titien ? Sœur de Monna Lisa ?

Quel sculpteur modela ton soupçon de sourire,
Dis-nous quel Michel-Ange ou bien quel Tintoret ?
Mais depuis cinq cents ans le visage de cire
Sous son regard de rêve a gardé son secret.

SORTIE D'USINE

Lorsque le soir descend sur la ville enfiévrée,
Apportant le repos dans la ruche au travail,
Les ouvriers quittant leur farouche attirail,
S'épandent dans la rue ainsi qu'une marée.

○

Sitôt que la sirène a gémi ses sanglots,
Les voici pêle-mêle aux portes des usines,
Tandis que doucement, dans l'ancre des machines,
On entend s'arrêter les derniers soubresauts.

○

La matière suspend sa course trépidante,
Et l'homme, fatigué du labeur journalier,
Abandonne à l'oubli les soucis du métier,
Et tend vers le repos sa vie effervescente.

○

Et le long des chemins populeux des faubourgs
S'écoulent lentement d'immenses théories
Qui s'en vont reposer leurs épaules meurtries
Et martèlent le sol au rythme des pas lourds.

○

Oh ! l'admirable force enclose en les usines,
Force canalisée, asservie au progrès,
Comme la houille blanche en sa prison de grès
Dévale en mugissant du sommet des collines.

○

Ils ont forgé le fer en des brasiers ardents,
Ils ont filé le lin qui flotte en mèches blondes,
Ou tissé le coton des Florides fécondes,
Que mûrit le soleil de lointains occidents ;

○

Dans des creusets brûlants que des feux illuminent,
Ils ont fondu le cuivre aux reflets purs de l'or ;
Ils ont peigné la laine où l'on retrouve encor
Les sauvages senteurs des pampas argentines.

○

Et voici que bientôt, sur tous ces artisans
La nuit, la bonne nuit va s'étendre sereine,
Et va distribuer dans les plis de sa traîne
A tous les maux du jour ses baumes bienfaisants.

○

Le bruit de la cité par degrés se replie,
Voici calmer les fronts et détendre les mains
Dans le vibrant espoir des féconds lendemains,
Et la ruche s'endort, sa besogne accomplie.

L'ÉCLABOUSSEUR

« On peut pus circuler avec tous ches autos,
Y vous lanc'nt del berdoull' jusque pardessus l'tiète.
Vet ichi, je n' d'ai r'çu tout plein min caracot,
Et le v'là qui rigoll'. Eh sans-cœur! Malhonnête!

A c' t'heur', t'es ben presseï? Y nous écras'rot, sais-te!
Tous ches chauffeurs, in d'vrot les m'ner d'sus l'échafaud!
Eh jamais! Y pourrot pas faire aller s' trompette?
Allans! Allans! Duch'mint! Y nous front tourner sot!

Eh balou! D'quoi qu't'as l'air, ainsi su' t'mécanique!
Habil', petit, v'là l' car, on va manquer l'arrêt.
Et n' braie point! Eh là là! v'là cor eun' aut' musique! »

Alors, d'un coup de frein s'arrêtant d'un seul trait,
Se voyant malgré lui la cause d'un tel drame,
L'éclabousseur salue, et dit: « Pardon madame! »

LA CITADELLE

Le Prestre Sébastien, dit Marquis de Vauban
Et Maréchal de France, a conçu cette enceinte
Que nul feu de mousquet et nul tir surplombant
Ne devait, selon lui, tenir sous sa contrainte.
Il y subsiste encore quelque chose de grand,
Un imposant aspect de majesté sereine,
Une vague splendeur qui confond et surprend :
On y sent le grand siècle et sa loi souveraine.
Le Roi-Soleil y brille et domine au portail,
Sur les frontons sculptés la fleur de lys s'incruste,
Des armures partout, des casques à ventail,
Des cuirasses de pierre érigeant droit leur buste.

Dans le fond de la cour aux pavés cabossés,
L'Hôtel du Gouverneur, la Chapelle au pur style
Sommeillent doucement, aux remparts adossés,
Avec un air vieillot de souvenir tranquille.
Et si, fermant les yeux, on veut rêver un peu,
On se croit reporté deux siècles en arrière,
Et l'on croit voir surgir, en uniforme bleu,
Quelque cheveu-léger mousquet en bandouillère,
Perruque au vent, moustache en croc, et les yeux fiers,
Ou quelque bombardier sous son tricorne à plume
Faisant jaillir d'un coup le feu des quatre fers
De son lourd percheron tout ruiselant d'écume.

FUMÉE DANS LE SOIR

*Elevatio manuum mearum
Sacrificium vespertinum.*

A la chute du jour, quand les heures sont fraîches,
Est-il rien de plus beau qu'un feu de feuilles sèches
Qui s'éteint lentement dans le calme du soir ?
La fumée en montant contre l'horizon noir
Emplit tout le lointain de ses ombres bleutées
Par un souffle léger doucement emportées ;
On dirait de l'encens qui s'élève vers Dieu,
Qu'exhalerait le jour en son dernier adieu,
Sur le point de céder à la nuit qui le pousse ;
C'est comme une prière attendrissante et douce
Que ferait la nature avant de s'endormir.
Et petit à petit, voici se rembrunir,

Se fondre et s'estomper en d'étranges nuances
Le magique décor de nos plaines immenses.
Oh ! Douceur de ces soirs qui tombent lentement
Empreints de poésie et d'attendrissement,
Où malgré soi, les yeux tournés vers la lumière,
On élève les mains en signe de prière !
C'est le recueillement de la chute du jour,
Et de quelque côté qu'on se tourne à l'entour,
La plaine à l'infini semble plus grande encore
Et paraît reculer devant l'œil qui l'explore.
Et cette profondeur et cette immensité
Parmi le soir qui vient, font toute sa beauté
Plus encor que parmi les heures fulgurantes
Que des midis de feu consomment et tourmentent,
Car dans la brume bleue où l'horizon se fond
Flotte je ne sais quoi d'étrangement profond,
Farouche et décidé, quelque chose de tendre,
Insaisissable et fier : c'est l'âme de la Flandre.

LIN ET COTON

Entre les grands murs noirs des immenses fabriques
Où la vapeur halète et siffle au long du jour,
Le lin et le coton, le Nord et les Tropiques,
Accourent de partout s'engouffrer tour à tour.

C'est le lin qui fleurit dans les plaines belgiques,
Ou dont la steppe russe, à force de labour,
S'est laissé dépouiller par les moujiks rustiques.
C'est le coton venant de son lointain séjour

Par delà l'Océan qui borne le Vieux-Monde,
Ou croissant au soleil, au pays que féconde
Le Nil majestueux qu'on ne peut asservir.

Et tout cela s'en vient vers la Flandre puissante,
Dont l'univers, vassal tout prêt à la servir,
Entretient et nourrit la vie effervescente.

LE MAIRE ANDRÉ

Passant, tu veux savoir quels sont ces mâles traits
Dans le bronze incarné, cette bouche énergique
Où paraissent figés des mots pour toi secrets ?
On y sent le mordant d'une dure réplique,
Et le geste est de ceux dont la fière beauté
Naissant spontanément dans une heure tragique,
Survit aux passions dans l'immortalité.

C'était aux temps fameux où lorsque la Patrie
Jetait le cri d'alarme, on courait s'enrôler ;
L'héroïsme soufflait comme un vent de furie,
Et dans l'ombre on voyait des héros s'assembler ;
L'aube de l'épopée où les aigles guerrières
D'un vol puissant et sûr que rien n'a pu troubler,
Aux confins de l'Europe ont porté nos frontières.

—*—
L'Autriche, défiant nos soldats meurt-de-faim,
Sous la cité flamande avait porté le siège,
Et pour venir à bout de l'insultant dédain
Que la ville opposait à son brutal manège,
Elle fit, espérant nous réduire aux abois,
Mitrailer nuit et jour de son feu sacrilège
Nos pignons dentelés, nos clochers, nos beffrois.

—*—
Albert de Saxe⁽¹⁾, enfin, somma la citadelle.
Alors, marquant les mots de son geste hardi,
Réponse de héros que Sparte eût faite telle,
Mot sublime jeté, que l'histoire a grandi,
Le Maire André, debout, dressé parmi les cendres,
Maître de lui, les poings crispés, lui répondit,
D'un accent où vibrerait toute l'âme des Flandres :

(1) Le duc de Saxe-Teschen.

« Nous jurons au pays amour, fidélité!
S'il le faut, nous mourrons l'arme au bras, je le jure,
Pour maintenir partout la sainte liberté,
Et nous voulons la mort plutôt que le parjure! » (1)
Et le pays jugea que la fière cité
Par son serment farouche et sa gloire si pure,
De la Mère-Patrie avait bien mérité. (2)

Le même sol produit toujours la même race,
Et plus d'un siècle après, nous avons tous pu voir
Un chef de la cité, fort de sa seule audace,
Comme toi, Maire André, ne perdre point l'espoir ;
Il a su regarder l'ennemi face à face,
Ne jamais transiger vis-à-vis du devoir,
Puis entrer dans l'histoire en marchant sur ta trace.

(1) « Nous venons de renouveler notre serment d'être fidèles à la Nation, de maintenir la liberté et l'égalité, ou de mourir à notre poste. Nous ne sommes pas des parjures.

Fait à la maison commune, ce 29 Septembre 1792, l'an 1^{er} de la République française.

ANDRÉ, Maire ».

Réponse écrite remise au parlementaire autrichien.

(2) « Les habitants de Lille ont bien mérité de la Patrie ».
Décret de la Convention, du 12 Octobre 1792.

BEATI POETÆ

Bienheureux ceux qui vont ainsi que des abeilles
En butinant de-ci, de-là, de fleur en fleur,
Respirant tout le jour les roses ou les treilles
Et s'enivrant de sucs au parfum enjôleur,
Ils tressaillent sans cesse en leurs fibres secrètes
Et se grisent de mots : Bienheureux les poètes !

Bienheureux mille fois les poètes qui chantent,
Ce sont des messagers de jeunesse et d'amour,
Et s'il sort du bonheur de leurs strophes touchantes,
C'est qu'ils en ont joui les premiers, à leur tour.

Ils sont joyeux de tout, voyant la vie en rose,
Ils sont naïfs ainsi que de petits enfants,
Ils vont insoucieux, vibrant pour toute chose,
Ce sont des convaincus, des sages, des fervents.

Ils vivent dans le rêve au milieu de la foule
Malgré le terre-à-terre et la réalité,
Et leur verbe divin, leur parole qui coule,
Sont peut-être souvent la seule vérité.

Ils disent que la vie est une douce chose
Et qu'il en faut jouir à l'égal d'un bienfait :
Carpe, Carpe diem, ne cherchez point la cause,
Lorsque, tel un fruit mûr, vous recueillez l'effet !

Voyez, tout est musique et tout est poésie,
Les yeux tout grands ouverts s'enivrent de clarté,
Le cœur s'émeut, tressaille et l'on se rassasie
De rythme, de chansons, de rêve et de beauté.

Oh ! bienheureux ceux-là qui planent dans l'espace,
Ils ignorent le mal en leur vol éthéré,
Les passions sur eux ne laissent point de trace,
Et s'ils souffrent parfois, leur cœur est épuré.

Ils s'en vont le front haut et nimbés de lumière,
Et la foule se lève et s'agite à leur voix,
Ils sont le feu du ciel et le sel de la terre,
Consolateurs souvent, prophètes quelquefois.

Comme de jeunes dieux ils marchent à l'étoile
Légers et convaincus, heureux et souriants,
Et lorsque le bon vent vient à gonfler leur voile,
Ils se laissent porter calmes et confiants.

Oh ! Ceux qui n'ont jamais senti la poésie
Leur entrer brusquement tout d'un choc dans le cœur,
Ceux-là n'ont pas vécu, car cette frénésie
Qui s'empare de vous et vous courbe en vainqueur,

Ce frisson qui vous prend, cette lave qui gronde,
Ces puissances clamant l'impérieux appel,
C'est ce qu'on peut rêver de plus exquis au monde,
Par quoi l'on est porté vraiment de terre au ciel.

O puissance du rythme, ô force inéluctable
Des mots vibrants, des mots berceurs, des mots vivants,
Troupeau tumultueux qui bondit indomptable
Ainsi qu'un ouragan soufflant des quatre vents !

Et telle est de ces mots la majesté superbe,
Qu'ayant créé le monde au sein des éléments,
Dieu lui-même voulut qu'on l'appelât le Verbe,
Et le Verbe existait dès les commencements . . .

Il régnait souverain sur le chaos informe,
Et seul, par la parole, il mit l'ordre en ce lieu
Unissant désormais la matière et la forme :
Le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu !

CIEL DE FLANDRE

Il est des ciels d'azur immuablement clairs,
Reflétant à travers d'impalpables éthers
Leur étrange douceur faite de transparence ;
Il est des ciels de feu, royale exubérance
Du soleil qui domine aux midis embrasés ;
Des ciels d'Afrique, où vit aux lointains irisés
Le décor fantastique et troublant des mirages
Et dont la voûte, par les sorciers et les mages,
Fut tant de fois scrutée au sein des chaudes nuits ;
Il est des ciels glacés que l'on croirait construits
De givre et de frimas, dont les froides assises
Reposent aux pays magiques des banquises,

Il en est d'idéals, argentins, andalous,
Il en est d'embaumés et d'infiniment doux,
Mais plus que tous ceux-là, j'aime mon ciel de Flandre !
Il fait vibrer en moi ce que j'ai de plus tendre,
Et touche dans mon cœur ce que j'ai de meilleur.
Ceux qui n'y sont pas nés, sentent avec frayeur
Ce ciel bas, gris et lourd, leur peser sur la tête,
Ils ne comprennent pas comment il se reflète
En nos âmes qui sont de magiques miroirs
Où s'efface la brume, étranges ostensoirs
D'où rayonne au dehors la poésie ardente
Que la terre natale en nous-mêmes enfante.
Qu'il soit maudit ainsi qu'un fils ingrat et traître,
Celui qui n'aime pas le ciel qui l'a vu naître !
Les Lapons enfumés, sous leur tente de peau,
Aiment leur ciel de neige et le prétendent beau ;
Les nomades errant en caravanes lentes
Aux sables du désert, sur des pistes brûlantes
Aiment leur ciel de feu qui les brûle et les mord ;
Et le pêcheur, perdu dans les brumes du Nord,
Sous les embruns glacés qui lui cinglent la face,
Aime son ciel marin de bourrasque et de glace,
Et nous n'aimerions pas, Flamands enracinés,
Dont tout l'être s'exhale en vœux obstinés,

Notre beau ciel de Flandre aux grisailles déteintes,
Qu'estompe le brouillard d'étranges demi-teintes,
Où flotte la fumée, errant comme un encens !
Nous n'avons pas besoin des rayons caressants
Du soleil qui transforme, enivre et poétise,
Qui vous fait miroiter toute chose et vous grise :
La lumière chez nous, nous émane du cœur,
Embellissant la vie et semant le bonheur.
Et cela seul suffit pour sentir et comprendre
La douce intimité de nos ciels gris de Flandre.

A ALBERT SAMAIN

O Samain, tu l'avais comprise
Cette molle douceur de notre plaine grise
Quand flotte le brouillard sous un ciel lourd et bas,
Dans la mélancolie où le jour agonise,
Assourdissant le bruit de la voix et des pas !

○

Ce calme a façonné tes rêves,
Et ton cœur s'est nourri des beautés du terroir :
On t'a vu tressaillir devant la paix du soir
Tombant majestueux sur nos champs et nos drèves,
Car ton âme vibrait, et tes yeux savaient voir.

○

Disciple des Muses de Grèce

Et fervent des beaux vers qui coulent sans effort,
Tu ciselas pour nous, chef d'œuvre de jeunesse,
Avec tout ton amour et toute ta tendresse,
AUX FLANCS DU VASE antique, une guirlande d'or.

○

Puis tu t'en vins, l'âme dolente,
A l'unisson parfait de ta démarche lente,
Supportant de ton sort l'implacable rigueur,
Errer avec tristesse AU JARDIN DE L'INFANTE
En des mornes chemins parsemés de langueur.

○

Las ! La routine est tyrannique !
Le vulgaire n'est pas sensible à la beauté,
Et la foule est passée auprès de ta musique,
Enchaînée au carcan de la fatalité,
Sans goûter la saveur de ton pur miel attique.

○

Et tu t'es couché dans la mort,
Triste d'être incompris dans ta ville natale ;
Sans cesse contre toi s'est acharné le sort,
Le destin t'a meurtri d'une étreinte brutale,
Mais vainqueur de l'oubli, tu restes le plus fort.

○

Et pourtant, tu n'as pas la gloire,
Le bronze par lequel on vit dans la mémoire
De la foule docile, au geste approbateur,
La gloire qui consacre à jamais dans l'histoire,
Celle que l'on reçoit du ciseau du sculpteur.

○

Puisque sur la place publique
On ne t'a dédié le marbre ni l'airain,
Nous saurons nous transmettre, ami, de main en main,
Ton souvenir fidèle ainsi qu'une relique,
Et nous réunirons hier avec demain.

○

Nous garderons, nous les poètes,
Vestales de l'esprit gardant le feu sacré,
Le flambeau dont l'éclat te rendit inspiré,
Et dans nos cœurs fervents, comme en des cassolettes,
Sa flamme survivra pour les mieux épurer.

LES HALEURS DE BATEAUX

Interminablement, le long des berges noires,
Penchés de tout leur poids sur le câble raidi,
Aspirant tout le jour aux repos illusoires,
Ils s'en vont, les hâleurs, de leur pas alourdi.

○

Ils vont silencieux et presque sans pensée
Sous le licol brutal qui sangle leurs poumons,
Et marquent chaque pas de leur tête baissée,
Comme bœufs au labour penchés sur les timons.

○

La chaîne des forçats : Enfants et jeunes filles,
Hommes au regard mort, femmes, vieillards tremblants.
Oh ! Ces muscles noueux tendus sous les guenilles,
Gestes de désespoir qui font les bras ballants !

○

On pense, en les voyant, aux supplices du Dante,
Aux cercles de l'enfer, où peinent désormais
Les damnés, subissant l'éternelle épouvante
D'un inutile effort qui ne finit jamais.

○

J'ai quelquefois songé qu'en voyant leur misère
Le Poète aurait plaint ces malheureux hâleurs,
Et se serait baissé pour voir si leur paupière,
Après de tels tourments, avait encor des pleurs.

○

Et je me suis senti parfois tenté de dire
Doucement à l'oreille en passant auprès d'eux :
« Volontiers parlerais-je à celui qui soupire,
« A ces infortunés qui s'en vont deux par deux... (1)

○

(1) Poète, volontiers parlerais-je à ces deux qui vont ensemble.

DANTE — *L'Enfer Chant V^e.*

« Ami, je veux savoir quelles fautes méritent
« En ce triste séjour un pareil châtement,
« Quel péché t'a conduit sur ces rives maudites,
« Pour refaire sans fin ce même mouvement ? »

○

J'aurai peur que levant les yeux il me réponde :
« Oh ! Toi qui prends pitié de l'âme d'un damné,
« Marche ici près de moi, car pas une seconde
« Je ne puis arrêter mon effort obstiné.

○

« Viens, et je te dirai ce que tu veux apprendre :
« Dans Florence, jadis, je vivais honoré,
« Et la foule à ce point sur moi put se méprendre,
« Que nul n'a su combien mon cœur était taré !...»

○

Et soudain, un démon, sorti des eaux fangeuses,
Lui coupant la parole avec des coups de fouet
Assouvirait sur lui ses colères rageuses,
Et le hâleur-damné garderait son secret...

SORTIE DE L'HOSPICE

Bras dessus, bras dessous, bien propres et coquets,
Les bons vieux aujourd'hui sont sortis de l'hospice
Et s'en vont devisant le long des mornes quais.
Il faut les voir, l'hiver, sur le pavé qui glisse,

Marcher tout doucement dans le brouillard épais,
Vieux, cassés et tremblants, fumant avec délice
Quelque pipe de terre, et vieilles au teint frais,
Dont l'œil encor brillant sourit avec malice.

Heureux de retrouver un peu de liberté
Ils errent, marmottant leurs histoires anciennes,
Et quand au cabaret à la fin ils s'entraînent,

A force de porter l'un l'autre leur santé,
Ils humectent parfois d'un léger brin d'ivresse
Leur amour de la vie et leur douce vieillesse.

LES GUINGUETTES

Oh ! La franche gaîté,
Oh ! Le rire bruyant qu'on entend éclater,
Le gros rire flamand, là-bas sous les guinguettes,
Au rythme tournoyant de quelques bals-musettes,
Les dimanches d'été !

—*—

L'air est lourd de poussière
Sous un soleil de plomb qui darde sa chaleur,
Et la tête vous tourne un peu sous la lumière,
La musique, le bruit, le rire et la couleur,
Parmi l'odeur de bière.

—*—

Les hommes, l'œil brillant,
Jettent de grands éclats de leur voix éraillée,
Les enfants accoudés sur la table mouillée,
Etourdis et dolents, et les femmes riant
A gorge déployée.

— 21 —
O Rubens et Jordaens,
Ne les avez-vous point connus ces braves gens ?
Ne sont-ce point ceux-là qui furent vos modèles,
Dont survivent les traits, pour le régal des sens,
Sur vos toiles fidèles ?

— 22 —
Voyez, ce sont bien eux :
Le même port de tête, et la belle prestance,
L'œil franc et décidé, le regard lumineux,
Et le front volontaire et dur, mais que compense
Un peu de nonchalance.

— 23 —
Ce sont les descendants
Des Flamands d'autrefois adroits, indépendants,
Bons vivants, amateurs de franches beuveries,
Parlant peu, mais lançant quelques propos mordants
Pleins de gauloiseries.

— 24 —

Buvez sans craindre mal,
Bonnes gens qui riez sans arrière-pensées,
Car les peines d'hier sont déjà bien passées,
Et celles de demain ne sont point, jour fatal,
Encore prononcées.



Au renouveau de Mai,
Allez, peuple de Flandre, insouciant et gai,
Peuple laborieux, danser des pirouettes,
Tournez à perdre haleine, éperdûment valsez,
Dans les bals des guinguettes !

A MON SIXIÈME ENFANT

NOUVEAU-NÉ

Ecce hereditas Domini filii

Psaume 126

Viens, mon fils, au foyer que Dieu t'a désigné,
Viens élargir encor le cercle de famille :
Vois, tous tendent la main vers toi, petit dernier,
Et ta venue au monde est un rayon qui brille.

Viens apporter chez nous encor plus de bonheur.
La coupe en était pleine, eh bien! qu'elle déborde!
Et je cueille à pleins bras, ainsi qu'un moissonneur.
Cette moisson d'amour que le ciel nous accorde.

Oh! Les tristes foyers languissants et déserts,
Où la peur de l'enfant a fait la solitude!
Des époux ont voulu restreindre l'univers
Pour jouir largement et vivre en quiétude,

Et voici qu'arrivés à l'heure du repos
Ils s'acheminent seuls vers la mort qui les presse ;
D'inutiles regrets et de tardifs sanglots
Consument vainement leur stérile vieillesse.

A quoi peut vous servir d'avoir vécu joyeux,
Si vous n'avez pas même, à l'heure où tout succombe,
Des enfants près de vous, pour vous fermer les yeux,
Et pour venir prier plus tard sur votre tombe.

Dans la sottise fierté d'un grand geste glaneur
Vous pensiez avoir pris le meilleur de la vie,
Mais vous êtes passés à côté du bonheur
Sans même l'avoir vu, sur la route suivie.

Oh ! L'exquise beauté de ces foyers bénis
Où foisonne la vie abondante et prospère,
Où Dieu même est présent lorsque sont réunis
Les grands et les petits le soir pour la prière !

Et moi, souvent, dans l'ombre, alors que tout s'endort,
J'écoute et crois entendre, au silence de l'heure,
Le doux bruissement des grandes ailes d'or
Des six anges gardiens veillant sur ma demeure...

TRAVAIL

L'écu de la cité porte au centre une abeille,
Car les gens de chez nous ont le travail pour loi,
Leur esprit clairvoyant conçoit et pense droit,
Et vers tout progrès neuf, chaque jour appareille.

Mes ancêtres étaient gens d'honneur et de foi,
Poursuivant leur chemin sans détourner l'oreille
De la voix du devoir qui dirige et conseille,
Alliant sagement l'entrain et le sang-froid.

L'atavisme aujourd'hui circule dans mes veines,
Les forces des aïeux me guident et m'entraînent :
Aussi, je parcourrai, satisfait de mon sort,

La route que jadis eux-mêmes ont suivie,
Puis, ayant travaillé comme eux toute ma vie,
Comme eux je descendrai fier et droit dans la mort.

LES MASQUES

Aujourd'hui disparaît tout frein à la licence :
Masques ignobles et braillards
Exhalant leur exubérance
Dans des mirlitons nasillards,
Paillettes
Et grelots,
Collerettes
De Pierrots,
Tambourins sonnant faux
Parmi les castagnettes,
Et le vent froid de Mars qui souffle au coin des rues
Cingle brutalement les masques grelottants
Sur leurs maillots collants
Et leurs épaules nues.

On en voit en pourpoint de soie
Avec des talons éculés,
Et d'autres vont échevelés
· Accoutrés de velours ou drap d'or qui chatoie.
Oh ! Tous ces visages fardés,
Et sous couvert de rire
Les instincts débridés ;
Titubants et dévergondés,
C'est la Bacchante et le Satyre,
Des garçons avinés
Et des filles de filature
Braillant comme des forcenés,
En couples sans pudeur étalant leur luxure!...

Mon Dieu, détournez-vous d'un tel débordement,
Et regardez là-bas ces femmes en cilice
Dans les cloîtres secrets, dont le recueillement
Arrête votre main qui brandit la justice !
Écoutez-les chanter de leurs lointaines voix
Des psaumes suppliants dont les échos se meurent,
Et dans l'ombre, à genoux, dire, les bras en croix,
Les prières des quarante heures !

NORD ET MIDI

Voyageur, qui t'en viens des rives parfumées
Où triomphe l'éclat des midis embrasés,
Lorsqu'ensuite tu vois nos plaines embrumées,
Dis-moi si tes regards, par le soleil blasés,
Ne se reposent point parmi nos teintes grises,
Et si, libres enfin de trop vives couleurs,
Tes yeux ne goûtent pas les lignes imprécises
De nos grands horizons lointains mais enjôleurs.
Là-bas, vois-tu, l'on vit grisé par la lumière,
Aussi n'est-on jamais dans la réalité,
Tout est musique et bruit, poésie et chimère,
Et de tout on se vante avec fatuité!

Compare seulement la Flandre et la Provence :
Tous leurs champs d'oliviers, qu'on ne laboure pas,
Avec nos champs de blé que la persévérance
D'un effort continu féconde pas à pas.
Mireilles et Vincents, pour faire la cueillette,
Viennent, des jours entiers, flâner insouciant,
Et musarder à l'ombre en se contant fleurette ;
Chez nous, les moissonneurs ardents et patients,
Manœuvrant à grands coups la faux qui se balance,
Parmi les épis drus cachés jusqu'à mi-corps,
Font tomber tour à tour les gerbes en cadence,
Et s'arrêtent le soir, brisés par leurs efforts.
Vois leurs vignes : il faut toute la mise en scène
Des fêtes de Bacchus, pour cueillir le raisin,
Sur les chariots pleins trône le dieu Silène,
On chante, on rit, on danse au son du tambourin ;
Et puis viens comparer avec nos houblonnières,
Vois s'acharner à l'œuvre un essaim travailleur
De femmes et d'enfants s'y donnant tout entières.
Quand les cônes dorés ont puisé le meilleur
De la terre féconde, en leur vivante sève,
Quand ils ont bien mûri sous le soleil d'Août,
L'heure que l'on consacre à la récolte est brève,
Et pour tout engranger le temps presse partout.

Les chariots pliant au poids de l'opulence
Sans cortège ni cris s'avancent pesamment,
Ni couronnes de fleurs, ni galoubets ni danse
Pour fêter le travail dans le désœuvrement.
Trop de choses, vois-tu, nous rendent dissemblables,
Et tout est différent de chez eux à chez nous :
Leur verbe, leur façon d'être trop sociables,
Leur besoin de parler, leur faconde, leurs goûts.
Malgré le grand soleil, bien des ombres existent
A ce tableau surfait de leur côte d'azur,
Leurs forêts de sapins désespérément tristes,
Et leur rive où la mer étale un bleu si dur.
Oh ! Quand je la compare à notre mer si verte,
Avec son fond de brume où se perd le regard,
Son sable d'or soyeux, l'allure franche, ouverte,
Comme un visage jeune ignorant de tout fard !
N'est-ce pas qu'en venant chez nous tu te reposes
De ces clameurs, de ce soleil, de ces couleurs ?
Ouvre tout grands tes yeux à ces métamorphoses
Comme au soleil de Mai se dilatent les fleurs,
Regarde, puis dis-moi si ton regard s'émousse
Sur cette brume grise où se fond l'horizon,
Imprécise couleur, douce infiniment douce,
Et dont la demi-teinte imprègne la saison,

C'est l'exquise grisaille où tous nos paysages
S'estompent en douceur, pour marier au loin
A l'or des blés mûris, les tuiles des villages,
Au jaune du colza, le bleu des fleurs de lin.

MER DU NORD

Oh ! Que la mer est belle
Sur les bords sablonneux de nos côtes du Nord,
Quand paresseusement au soleil elle dort,
Étalant son écume ainsi qu'une dentelle
Sur un tapis de sable d'or !

○

Tour à tour verte et grise,
L'eau scintille et miroite en son balancement,
Elle est vive et changeante, et c'est une surprise,
Pour qui veut observer, de voir à tout moment
Muer sa couleur imprécise.

○

Chez nous, point de rochers
Qui limitent la vue et tourmentent la côte,
Sur nos rivages bas sans-cesse desséchés
Par le vent de la mer, point de falaise haute
Où poussent des arbres penchés.

○

Quelques dunes à peine
Portant de longs oyats qui s'agitent au vent,
Forment une ceinture où s'arrête la plaine,
Désert aride et nu de sable sec mouvant
Qui s'envole et que rien n'enchaîne

○

Le norois vif et dur
Qui souffle sans arrêt sur l'immense étendue
Fait moutonner le dos de la vague tendue,
Et l'on voit onduler comme un champ de blé mûr
La mer jusqu'à perte de vue

○

A l'horizon tout gris
Parfois un chalutier drossant sous la tempête
Passe au loin, les agrès ruisselants et meurtris,
Haletant, secoué, luttant comme une bête
Contre la vague qui tient tête.

○

Et devant les clartés
D'un jour humide et bas, sur le ciel qu'elle tache
S'étale la fumée en immense panache
Qui s'envole et s'estompe et d'où le vent arrache
D'étranges flocons tourmentés.

○

Oh! La belle flamande
Que notre mer du Nord, sans fard et sans apprêts,
Puissante et plantureuse, ignorant ses attraits,
Et refusant souvent ses intimes secrets
A tout venant qui les demande!

○

Car pour la conquérir
Il faut n'avoir point peur de son baiser farouche.
Il faut s'abandonner et se laisser meurtrir
Par les embruns glacés, amers jusqu'à mourir,
Dont elle vous fouette la bouche.

○

Et lorsqu'on a compris
Sa poésie intense et sa beauté cachée,
Elle obsède et s'impose à qui l'a recherchée,
Et pour la vie entière on en demeure épris.

A NOTRE-DAME DE LA TREILLE

Dicet habitator insulæ hujus :
Hæc est spes mea.

ISAÏE XX — 6.

O Vierge qui trônez dans le fond de l'abside
Où les cierges brûlant de leur flamme livide,
Unissent leur lueur, parmi les ors ternis,
Avec le demi-jour qui tombe des ogives,
En ces heures du soir où les âmes s'avivent,
Berçant leur nostalgie en des cieux infinis ;

Majestueusement assise en votre treille
En manteau de velours broché d'or à merveille,
Grâce médiévale et regard de clarté,
Votre rayonnement remplit le sanctuaire
Où flotte dans l'air calme un parfum de prière,
Et de là vous régnez sur toute la cité.

○

Vous régnez, souveraine et maîtresse en la ville,
Depuis que le Rewart et le Mayeur de Lille
Sire Jean Le Vasseur, ont voulu, sans déchoir,
Vous la consacrer toute, et dans ce jour de fête (1)
Ils ont fait leurs ces mots que disait le prophète :
« Et l'habitant de l'île en elle a mis espoir ».

○

Notre ville dix fois a soutenu le siège,
Les horreurs de la guerre et son sanglant cortège,
Et dix fois vous avez protégé la cité,
Parmi le feu, le fer et le fracas des bombes,
Sur le peuple blotti comme en des catacombes
Vous avez étendu le geste de bonté.

○

(1) Le 28 Octobre 1634.

Oh! Demeurez encor protectrice des Flandres!
Épargnez-nous de voir à nouveau sous les cendres
En des jours abhorrés de tristesse et de deuil,
Disperser nos foyers où palpite la vie,
Et de voir l'étranger, sa fureur assouvie,
Se présenter brutal pour franchir notre seuil.

○

Dans la terre des champs fécondez les semailles,
Bénissez le labeur de tous ceux qui travaillent,
Conscients de sentir que l'effort ennoblit ;
Gardez l'homme qui peine et l'enfant qui sommeille
Et donnez à chacun, bonne Vierge à la Treille,
Dans la paix, le bonheur du devoir accompli.

BROUILLARD

Dans l'exquise tristesse où sommeille la plaine,
Flotte à perte de vue un lourd brouillard dormant
Qui s'en va par lambeaux, se déchire et se traîne
Silencieux, sans froissement.

-*-

C'est une chose étrange à la fois triste et douce
Où meurent sans écho tous les bruits assourdis,
Et sur laquelle, en vain, le soleil même émousse
L'ardeur de rayons attiédís.

-*-

O beau brouillard du Nord qui transsudez de terre,
Baignant tout d'un manteau de douce intimité,
Et par qui chaque jour la glèbe millénaire
Retrouve sa fécondité,

—*—

Vous êtes un bienfait : Vous semez l'opulence
Parmi les sillons bruns, lorsque les grands frissons
Du printemps font jaillir la sève en abondance
Au cœur des futures moissons !

—*—

J'imagine parfois que jadis nos ancêtres,
En des temps reculés, chassés de leurs forêts,
S'en vinrent dans le Nord pour n'avoir point de maîtres,
Errer au milieu des marais ;

—*—

Qu'ils ont dû vivre ici dans des cités lacustres,
Et je les vois, poussant des informes radeaux,
Ces vieux Celtes chasseurs, aux épaules de rustres,
S'acclimater parmi les eaux.

—*—

Lorsque longtemps après, comblant les marécages,
La terre domina sur les flots engloutis,
Quand les huttes de bois devinrent des villages
Sur le sol ferme bien bâtis,

Sous l'humus neuf les eaux cherchèrent leur retraite
Pour aller sommeiller parmi d'obscurs bas-fonds
Où leur humidité, rançon de la conquête,
Enrichit les polders féconds.

Les moères, aujourd'hui, dorment dans les herbages,
Les canaux endigués coulent docilement,
Mais le brouillard du Nord, âme des marécages,
Subsiste avec acharnement.

C'est lui qui fait flotter chez nous un peu de rêve
En bornant nos regards qu'il limite avec soin,
Car si les jours sont courts, et si la vie est brève,
Il vaut mieux ne pas voir trop loin!...

VISIONS EXOTIQUES

Tout flamand que je suis, au sol enraciné,
J'ai quelquefois rêvé de croisières lointaines
Aux antipodes bleus des lieux où je suis né ;
A l'heure où le brouillard se répand sur nos plaines
Apportant avec lui le cortège fécond
Et si riche d'espoir, des rêves fantastiques,
Ailes de grands oiseaux vous effleurant le front,
Si j'erre dans les prés où des bœufs pacifiques,
En ruminant sans bruit, foulent d'épais gazons.
Le rêve vagabond m'emporte, et j'imagine
De lointaines pampas où paissent des bisons.

Dans la brume, parfois, la masse d'une usine
Découpe sur le ciel son profil aux toits plats :
Je crois voir l'Algérie et ses blanches terrasses
Dans le parfum du camphre et l'odeur des cédrats ;
A la faveur du soir où les contours s'effacent,
La grande cheminée est comme un minaret
Qui dresse d'un seul jet ses formes étriquées,
Et dans l'arrière-plan, tout au loin on prendrait
Pour un groupe serré de dômes de mosquées,
Quelques meules de paille éparses dans les champs.

Lorsque j'entends le vent siffler entre les branches,
Aussitôt c'est pour moi la tristesse des chants
Du vent qui se lamente au creux des voiles blanches,
La bourrasque qui pleure à travers les haubans
En secouant aux mâts les vergues élancées,
Et j'évoque les bricks des corsaires forbans
Cinglant en haute mer en courses insensées,
Vers la soif d'aventure et l'appât du butin.

Lorsqu'une usine lance un appel de sirène
Qui déchire en vibrant les brumes du matin
D'un long ululement répandu sur la plaine,
Je songe aux grands vapeurs frémissants dans les ports,
Ivres de nostalgie et de l'effervescence
Des sauvages désirs où tendent leurs efforts,
Et bramant vers le large un cri d'impatience.

J'ai parfois rencontré sur des fonds expressifs
De chevalets de mine au profil fantastique,
Ayant l'air, dans le soir, des pilotis massifs
D'une cité lacustre au bord d'un lac d'Afrique,
Des mineurs cheminant aux berges des marais,
Le pic en mains, les yeux brillants, la face noire,
Que dans l'ombre on eût pris pour des Sénégalais
En file de porteurs chargés d'or ou d'ivoire,
Marchant en caravane au bord des marigots.

Les nuages souvent, qui dans le vent se croisent,
Semblent des pics neigeux droits comme des ergots,
Et j'ai pris quelquefois pour pagodes chinoises
Des toitures de chaume aux angles dentelés.

On me dira : Ce sont des, pensers de poète,
Songes désordonnés, rêves échevelés.
Mais ne vaut-il pas mieux trouver dans sa retraite
Que tout est admirable en un monde parfait !
Oh ! rêvez, jeunes gens bouillants d'exubérance,
Le rêve est un besoin, le rêve est un bienfait !
Rêvez, pour vous tenir sans cesse en vigilance
Au-dessus de la sphère où règne efféminé
Le réalisme abject qui plaît aux âmes viles,
Pour ne pas respirer, miasme empoisonné,
Les relents du péché sur les trottoirs des villes !

POÈTE ET PAYSAN

POÈME GÉORGIQUE.

LE POÈTE

Ami qui vas penché sur la terre des champs,
Quelle obstination te tient courbé sans cesse
Depuis les matins clairs jusqu'aux tardifs couchants ?

LE PAYSAN

J'accomplis sans répit la tâche où l'on s'abaisse
Mais qui vous ennoblit et qui vous rend plus grand,
Je meurtris de mes mains la terre maternelle,
Dans l'ardeur d'un effort âpre et persévérant,
Pour lui faire donner le trésor qu'elle cèle,
Le pain quotidien qu'on mange avec respect.

LE POÈTE

Ton effort est superbe et ta tâche est splendide.
Dieu, certes, m'est témoin que tu n'es pas suspect
De mener en oisif une existence vide.

LE PAYSAN

Mais toi, tout beau parlant, tu sembles échapper
A la loi du travail qui régente le monde ?

LE POÈTE

L'apparence est menteuse et te pourrait tromper.
Comme toi je travaille et ma tâche est féconde ;
De même que le tien, mon but est de nourrir,
Mais c'est l'intelligence et c'est l'esprit de l'homme
Que mon travail remplit, apaise et fait mûrir.

LE PAYSAN

Autant vaut le brouillard qu'un peu de vent consomme !

LE POÈTE

Eh quoi ! Ne sais-tu pas les besoins de l'esprit
Que ne satisfait point le pain qui rassasie,
L'esprit toujours avide, et le cœur qu'on nourrit
Avec des mots d'amour d'ardente poésie !

Ne sais-tu pas qu'on peut languir et se faner
Par manque d'idéal et par soif de croyance?
Il ne faut refuser, lorsque l'on peut donner,
Et poète, on se doit de jeter sa semence
Dans les sillons où Dieu la fera quelque jour
Germer et se lever en moissons abondantes.

LE PAYSAN

De ces champs nébuleux, fantastique labour,
Est-ce là tout le fruit de tes fièvres ardentes?
Et tu remplis tes jours d'un travail si léger!

LE POÈTE

Garde-toi de flétrir de paroles trop franches
Tout le poids d'un labeur que tu ne peux juger.

LE PAYSAN

Tu parles de labeur, toi poète aux mains blanches,
Poète aux mains de femme! Ah! Sais-tu seulement
Ce que c'est que peiner au long d'une journée
Quand sur les sillons bruns où les bœufs lentement,
Accouplés sous le joug, suivent leur destinée,

Il faut, dans un effort où se crispent les mains,
Maintenir et guider le soc de la charrue.
Et sais-tu ce que c'est qu'arpenter les chemins
Par les matins d'hiver, avant que soit parue
La lumière du jour annonçant le réveil ;
Frissonner sous la pluie, essuyer la bourrasque,
Et se voir dans les champs tout petit et pareil
Au chalut balotté sur une mer fantasque ;
Lorsque l'été brûlant gonfle et dore l'épi,
Attaquer seul de front une moisson immense,
Faucher et ramasser et lier sans répit
Sous un soleil de feu, les gerbes d'opulence,
Puis relever encore, afin de l'engranger,
Cet écrasant fardeau des javelles jaunies,
Et jusqu'à les ployer, combler et surcharger
Les granges, sous le poids des récoltes bénies,
Ayant, au long d'un an, peiné pour cet instant ;
Et puis, le soir venu, tomber de lassitude
Et s'endormir brisé, sans regrets et content !

LE POÈTE

Ami, je le sais bien que ton effort est rude,
Mais crois-tu que celui de l'esprit en travail
Soit un fardeau moins lourd à quiconque l'endure ?
Je voudrais te pouvoir conter par le détail

Quelle longue douleur, parfois quelle torture
Peut causer la pensée en son enfantement ;
Je voudrais t'expliquer quelle est cette souffrance
De sentir, de comprendre inexorablement,
Et dans l'expression connaître l'impuissance.
Oh ! ce besoin du rythme et cette soif du beau
Qui tourmentent le cœur et l'esprit du poète !
Et lorsqu'il en saisit quelquefois un lambeau,
Loin de calmer le feu qui brûle dans sa tête,
Ce rayon de soleil qu'il tient entre les mains
Le rend plus frémissant et plus avide encore...

LE PAYSAN

Je te comprends à peine, et sur de tels chemins
Je te laisse souffrir de besoins que j'ignore,
Mais au moins te sens-tu satisfait de ton sort ?
Aimes-tu ce travail étrange qui te coûte ?

LE POÈTE

Oui, c'est avec bonheur que je donne l'effort,
Et j'aime mon labeur plus que je le redoute.

LE PAYSAN

Te sens-tu quelquefois monter comme un orgueil
En jetant les regards sur ta tâche accomplie ?
Tant d'hommes vont, dardant sur le travail un œil
Qu'emplissent la révolte ou la mélancolie !
Oh ! Par les matins clairs, quand j'arrive à mes champs,
J'embrasse du regard cette plaine que j'aime
Je me sens maître et roi, parmi ces blés penchants
Qu'au prix de ma sueur j'ai cultivés moi-même,
Et gonflant mes poumons, je hume avidement
L'odeur, la bonne odeur de la terre féconde.
Si tu savais, ami, l'épanouissement
De dévorer des yeux l'immense plaine blonde,
Si tu savais l'orgueil d'admirer sa moisson,
De la voir onduler frémissante de vie
Jusqu'à perte de vue, en l'étrange frisson
D'ardeur exubérante où l'été la convie !

LE POÈTE

Ami, le ciel t'a fait poète comme moi.
Comme moi, tu connais la jouissance unique
De l'homme patient qui triomphe, et ne doit
De vaincre qu'à lui seul, victoire magnifique !

Te dirai-je qu'il faut quelquefois bien longtemps
Labourer les sillons où germe la pensée.
Et plus d'un s'est lassé d'efforts déconcertants ;
Mais aussi quelle joie, après qu'on l'a forcée
A jaillir libre et claire au sein des éléments
Qui s'agitent confus dans l'esprit du poète !
Dirai-je la fierté, dans de pareils moments,
D'un regard, comme toi, jeté sur sa conquête ?
Dans le calme qui naît de l'effort créateur.
Je ne sais rien d'égal au plaisir de relire
Seul à seul, à l'écart de tout juge flatteur
La page fraîche encore et que l'on vient d'écrire.
Oh ! La douceur du rythme éclos spontanément !
La musique des mots est une chose exquise,
Et qui n'a pas subi son ensorcellement
Ne saurait deviner comment elle vous grise.

LE PAYSAN

Regarde autour de nous et vois cette splendeur,
Dans le calme déclin d'un beau jour qui s'achève,
Vois s'endormir ma plaine où s'assoupit l'ardeur
Du trop-plein de la vie, et du flux de la sève :

On sent flotter la paix dans l'air au bord du soir,
Et tout est imprégné d'une douceur étrange
Sous les derniers rayons de l'immense ostensor
Qu'est le soleil couchant sur l'horizon qu'il frange.
Tout va bientôt gagner le repos mérité,
Et les ombres déjà s'allongent sur la plaine.

LE POÈTE

Oh! Comme tu comprends cette solennité!
Tu sens la poésie, et sa chaleur t'entraîne,
Tant il est vrai qu'elle est de toujours et partout,
A parler malgré toi, comme parlait Virgile.

LE PAYSAN

Et là bas, tout au loin, silhouette debout
Sur un fond rougeoyant, arrogante et stérile,
C'est la ville maudite...

LE POÈTE

Oh! ne la juge pas,
Et retiens sur ta lèvre un semblable anathème.
En suivant comme toi son destin pas à pas,
Le citadin se donne à son travail qu'il aime,
Et son effort n'est pas moins fécond que le tien.

L'OUVRIER

Et qui parlait ici de la ville maudite ?

LE PAYSAN

Comment de ta cité penserais-je du bien,
Quand son profil brumeux à l'horizon m'irrite ?

L'OUVRIER

Ne dis pas que la ville est un lieu sans beauté,
Car tout un peuple actif jour et nuit y travaille,
Et l'effort continu né de sa volonté
Assouvit un besoin dont l'ardeur le tenaille,
Et c'est par cela seul que ce spectacle est beau.

LE POÈTE

Oui, ce labeur intense est une chose unique.
Si la ville, de loin, te paraît un tombeau,
Approche, tu verras quel travail fantastique
Entre d'immenses murs noircis et trépidants,
S'accomplit chaque jour dans cette fourmilière.

LE PAYSAN

Oui, je sais que les gens des villes sont ardents
Mais moi qui vis ici dans la pleine lumière
Je hais cette cité vers qui je tends le poing,
Car je ne puis souffrir la nature opprimée,
Et ses relents maudits la souillent à tel point
Que parfois le soleil s'obscurcit de fumée
Montant comme une insulte à la face du ciel.

L'OUVRIER

Sans doute il faut du feu dans nos forges ardentes,
Mais c'est médire, ami, que d'exhaler ton fiel
Tumultueusement en paroles mordantes,
Ignorant quel penchant nous retient sous sa loi,
Car moi je l'aime aussi la terre nourricière,
Et la connais peut-être encore mieux que toi :
J'ai dans ses profondeurs franchi toute frontière,
Puisque les mines n'ont pour moi rien de caché,
Et je l'ai pénétrée en ses fibres secrètes.
Ce n'est pas le blé seul qu'on lui peut arracher,
Mais pour nos bras tendus d'autres moissons sont prêtes :
C'est la houille et le sel, c'est le marbre et le fer,
Issus depuis longtemps de farouches semailles,
La terre est maternelle et nous donne sa chair
En nous faisant vraiment vivre de ses entrailles.

LE PAYSAN

Aussi je la vénère en un culte vibrant.

LE POÈTE

J'aime à te voir ainsi comprendre la nature
Et devant ton travail te voir exubérant.

L'OUVRIER

Oui, mais au jour le jour, que la besogne est dure!
Songes-tu quel effort il faut parfois donner
Dans l'atmosphère chaude et lourde des usines?
Sais-tu ce qu'il en coûte à savoir s'enchaîner
Pour se plier au rythme énervant des machines?
Connais-tu le tourment de respirer de l'air
Tout chargé de duvet qui vous prend à la gorge?
Ou bien de retourner les lourds barreaux de fer
Qui rougissent à blanc dans le feu de la forge?
Sais-tu le mal qu'il faut pour nourrir le brasier?
Sais-tu quel est le poids de la masse ou la pioche
Pour river à grands coups les chaudières d'acier,
Ou pour fendre des blocs dans les quartiers de roche?

LE PAYSAN

Je sais ce qu'il en coûte à faucher tout le jour
De mon geste lent, jusqu'à perdre l'haleine.

LE POÈTE

Comme il en est pour toi, par un juste retour,
L'orgueil de son travail en rachète la peine.

LE PAYSAN

Penses-tu qu'entre nous on puisse comparer ?
Le travail de la terre est besogne divine
Qui se fait au grand jour pour se régénérer,
Tandis qu'en la cité, le travail de l'usine
Fait songer à l'enfer, et nous semble maudit !

L'OUVRIER

Et qui donc forgerait le soc de ta charrue,
Si ce n'est l'ouvrier dont le pas alourdi
Frappe matin et soir le pavé de la rue ?

Si tu savais combien on se sent de fierté
Après avoir fourni ce labeur qui vous brise !
Il vous vient dans le cœur comme une volupté
De sentir qu'à soi seul on tient sous sa maîtrise
La matière vaincue, et qu'on est le plus fort.
C'est le fer et l'acier façonnés qui se plient,
C'est le métal fondu, plus brillant que de l'or,
Qui s'écoule docile en des poches emplies,
C'est la laine qu'on force à travers les métiers,
Le lin qu'on a peigné, flottant en blondes tresses,
Le coton qui, durant des jours, des mois entiers,
Glisse jusqu'à polir le fer sous ses caresses
Et les navettes vont, viennent éperdument
Courant dans le laci enchevêtré des chaînes,
Et le beau tissu neuf s'enroule lentement
Au rythme cadencé des rouleaux qui l'entraînent.

LE POÈTE

Ami, tu sais comprendre et trouver la beauté
Parmi ton élément terre à terre et farouche.
Tu sens la poésie en la réalité,
Et c'est elle, à l'instant, qui parle par ta bouche.

LE PAYSAN

Suffit-il pour cela d'aimer son seul travail ?

L'OUVRIER

Et de se voir ainsi maître de la matière
Qu'asservit sans secousse un docile attirail.
On redresse parfois sa taille tout entière,
Conscient de sa force, et l'on se trouve roi...

LE POÈTE

J'aime cette fierté, j'aime cette noblesse
Qui te font tressaillir et vibrer sous leur loi !
C'est là tout le secret de l'humaine sagesse :
Vivre dans le travail et joyeux de son sort.
Tout l'univers est fait avec cette harmonie,
Chaque chose à sa place, et pour chacun, l'effort
S'ajoute au tout pour faire une force infinie.
Tu mangeras ton pain au prix de ta sueur,
Loi commune pour tous, mais la dure sentence
N'a pas, bien au contraire, éteint toute lueur
Dans le cœur de celui qui peine, mais qui pense,
Et son premier salaire, au soir d'un long effort,
C'est de sentir la paix, sa tâche terminée,
Et d'être infiniment satisfait de son sort.

LE PAYSAN

Ainsi que les saisons ne forment qu'une année,
Comme les jours sont faits du matin et du soir,
Tous trois nous sommes fils de la Flandre féconde,
Et notre âme est la même. Aimons notre terroir,
Aimons nos champs dorés, la grande plaine blonde,
Qui depuis si longtemps nous a fait héritiers
De ses mâles vertus si belles à comprendre.

L'OUVRIER

Aimons d'un même amour nos villes, nos chantiers,
Que couvre la douceur de nos ciels gris de Flandre.

ACTION DE GRACES

Agimus tibi gratias
pro universis beneficiis tuis.

Comme un enfant qui dit sa prière du soir
A l'heure attendrissante où l'âme est adoucie,
Et dont le cœur s'exhale ainsi qu'un encensoir,
Seigneur, je m'agenouille et je vous remercie.

—*—

Mon livre terminé, je vous bénis, mon Dieu,
De m'avoir mis au cœur un peu de poésie,
Et de m'avoir permis, malgré le temps ou lieu,
De chanter librement selon ma fantaisie.

—*—

Je vous bénis d'avoir parsemé la beauté
Dans l'air autour de moi, sous la forme que j'aime,
Car le beau c'est un peu de l'immortalité,
Et tendre vers le beau rapproche de vous-même.

-*-

Après avoir fermé tout leur être à l'espoir
Tant d'hommes, aujourd'hui, s'en vont tête baissée
Et passent à côté de la beauté sans voir,
Sans même qu'un rayon traverse leur pensée.

-*-

Plus rien ne les élève et rien ne les soutient,
Ni plaisir ni labeur ne peut les satisfaire,
Et le jour qui commence, ou le soir qui revient
Ne leur donne à songer que d'un cycle vulgaire.

-*-

L'esprit du monde est vil, et comme il a faussé
Le cœur et la morale au sein de ses adeptes,
De même aussi dans l'art il a tout renversé,
Et remplacé le beau par des laideurs ineptes.

-*-

Trompés par le faux-goût qui berne la raison,
Les gens ne savent plus la mesure des choses,
Ils n'ont plus rien de sûr pour la comparaison,
Et prennent bien souvent les effets pour les causes.

Parce qu'ils ne sont pas capables de sentir,
De voir la poésie éparse en la nature,
Ils la disent le fruit, sans crainte de mentir,
Des cerveaux exaltés en quête de pâture.

Pour moi, je vais partout recherchant la beauté,
Os sublime dedit (1) et je lève la tête,
Et j'écoute vibrer ma sensibilité...
Mon Dieu je vous bénis de m'avoir fait poète !

(1) *Os homini sublime dedit, cœlumque tueri jussit.
Et erectum ad sidera tollere vultus.*

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Préface	7
Liminaire	13
La Porte de Paris.....	17
Les Canaux	19
2 Août 1914.....	21
Les Vieux Remparts.....	23
Brûle-Maison.....	25
Les Beffrois	29
Les Cheminées	31
La Ducasse	33
Les Dentellières	37
Moisson	41
Comtes de Flandre.....	43
Vent du Nord.....	47
Grisaille.....	51
Profession de foi	53
L'Invasion	57
Nos Foyers.....	59
Gelée sur la Plaine	63
La Bière.....	67
Le Pont-Neuf.....	69
Les Moulins.....	71
La Tête de Cire.....	75
Sortie d'Usine.....	77
L'Eclabousseur.....	81
La Citadelle.....	83

	Pages.
Fumée dans le Soir.....	85
Lin et Coton.....	87
Le Maire André.....	89
Beati Poetæ.....	93
Ciel de Flandre.....	97
A Albert Samain.....	101
Les Hâleurs de Bateaux.....	105
Sortie de l'Hospice.....	109
Les Guinguettes.....	111
A mon Sixième Enfant.....	115
Travail.....	117
Les Masques.....	119
Nord et Midi.....	121
Mer du Nord.....	125
A Notre-Dame de la Treille.....	129
Brouillard.....	133
Visions exotiques.....	137
Poète et Paysan.....	141
Action de Grâces.....	157

Achevé d'imprimer
par
L. DANEL,
à LILLE,
le
31 Juillet
1925.

